

FIGARO ILLUSTRÉ



George Roux

L'ÉQUITABLE DES ÉTATS-UNIS

COMPAGNIE D'ASSURANCES SUR LA VIE

FONDÉE EN 1859

Assurances-Vie réalisées depuis la Fondation

(NON COMPRIS LES RENTES VIAGÈRES)

Quinze MILLIARDS

427 MILLIONS de francs

Aucune Compagnie d'Assurances - Vie, au monde, à aucune période de sa gestion, n'a réalisé un pareil total d'assurances, et n'a réalisé pendant toute sa gestion une moyenne annuelle de 405 millions 973 mille francs d'assurances.

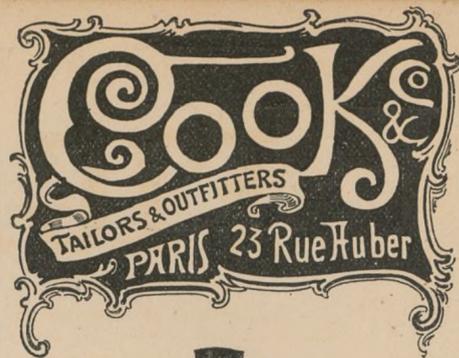
DIRECTION GÉNÉRALE FRANÇAISE :

Dans les Immeubles de la Compagnie,

36 & 36^{bis} Avenue de l'Opéra
PARIS



« Pas pour UN JOUR, mais pour TOUJOURS »



Tailleur sur Mesure



Prix de Bondres

ETE 1898

PARDESSUS DEMI-SAISON, 75 francs
Noir ou couleurs, avec revers soie.

Compagnie Coloniale

CHOCOLATS & THÉ DE QUALITÉ SUPÉRIEURE

ENTREPOT GÉNÉRAL : 19, Avenue de l'Opéra, PARIS

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE NÉERLANDAISE

Opérant en France depuis 1884

ASSURANCES SUR LA VIE. — RENTES VIAGÈRES

DIRECTION FRANÇAISE : 26, Avenue de l'Opéra, PARIS

Banquier de la Compagnie : LE CRÉDIT LYONNAIS (bureau de Paris), à PARIS

COMPARAISON DES TARIFS. — Extrait du Tarif général contenant 35 combinaisons

AGE	G ^o NÉERLANDAISE	AUTRES COMPAGNIES	AGE	G ^o NÉERLANDAISE	AUTRES COMPAGNIES	AGE	G ^o NÉERLANDAISE	AUTRES COMPAGNIES
30 ans	307 »	377 »	30 ans	452 »	514 »	60 ans	94 90	84 »
35 —	347 »	414 »	35 —	460 »	528 »	70 —	134 90	118 30

Vie entière, 20 primes avec participation. Prime annuelle pour assurer un capital de 10,000 francs.

Mixte, 20 ans avec participation. Prime annuelle pour assurer un capital de 10,000 francs.

Rentes immédiates pour 1,000 francs versés sur une tête, payables trimestriellement.

LA MUTUAL LIFE

Compagnie d'Assurances sur la Vie — Rentes Viagères

LA PLUS RICHE ET LA PLUS IMPORTANTE DU MONDE

Possède plus de garanties. — Fait plus d'affaires nouvelles. — Possède plus d'assurances en cours. — Encaisse plus de primes que toute autre Compagnie au monde.

Distribue les plus FORTS BÉNÉFICES aux Assurés

A déjà **PAYÉ** aux assurés ou accumulé à leur profit **3 milliards 480 millions** de francs

Soit **UN MILLIARD DE PLUS QUE TOUTE AUTRE COMPAGNIE AU MONDE**

Direction générale française : 20, BOULEVARD MONTMARTRE (angle de la Rue Drouot), PARIS.

CANADIAN PACIFIC RAILWAY

VOYAGES CHARMANTS à travers des paysages variant constamment : NIAGARA, les GRANDS LACS, les PRAIRIES, les MONTAGNES DE ROCKY, BANFF, SOURCES CHAUDES, TERRAINS de CHASSE et PÊCHE. Trajet merveilleux et le plus rapide d'Europe au Japon, la Chine, l'Australie, la Nouvelle-Zélande et

AUTOUR DU MONDE

Viâ VANCOUVER. — Catalogue descriptif gratis par le Canadian Pacific Railway, 67 & 68, King William Street, Londres, E.C., Angleterre ; par chacun des bureaux de THOMAS COOK & SON, ou par la Compagnie Internationale

NEURALGIES MIGRAINES. — Guérison immédiate par les Pilules Antinévralgiques du D^r CRONIER. Boîte : 3 fr. (envoi f^o). — Ph^o 23, Rue de la Monnaie, Paris.

SULFURINE BAIN SANS ODEUR
Hygiénique, Forifiant, Antirhumatismal



Souplesse et Beauté de la Peau
Le bain de Sulfurine (sans odeur) est le plus agréable et le plus efficace. Prix : 1 fr. 25.
Ph^o LANGLEBERT, 55, r. des Petits-Champs, Paris (1^{er} arr.)

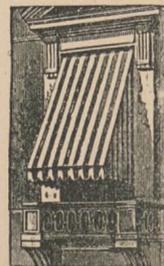
Cacao van Houten
Le Meilleur et le plus Délicieux des CHOCOLATS liquides.

UNE CULLERÉE A CAFÉ
SUFFIT POUR UNE BONNE TASSE
D'EXCELLENT CHOCOLAT

C'est le repas du matin dans le monde entier

Fabrique de STORES
INTÉRIEURS & EXTÉRIEURS
EN TOUS GENRES

Maison fondée en 1835



A. RUELLE

53, rue des Petits-Champs, 53

FACE AU PASSAGE CHOISEUL

Téléphone N^o 236,74

FIGARO ILLUSTRÉ

ABONNEMENT ET VENTE
Au *Figaro*, 26, Rue Drouot.

Juillet 1898

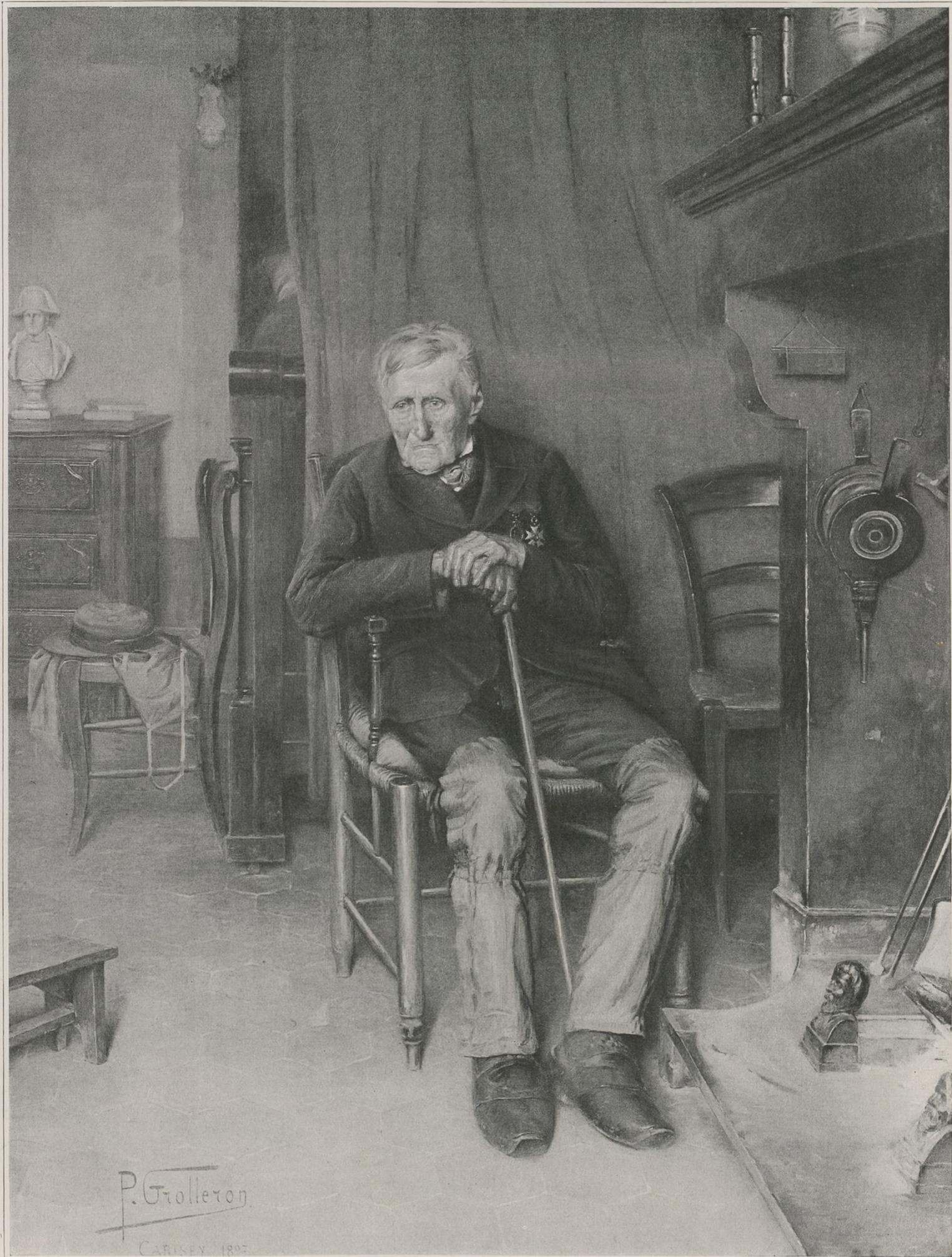
DIRECTION ET RÉDACTION
24, Boulevard des Capucines.

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50

ÉTRANGER, *Union postale*
Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50

PUBLICATION MENSUELLE
Paraît entre le 5 et 10 de chaque mois.

TARIF SPÉCIAL POUR LES ABONNÉS
Du *Figaro* quotidien.



P. GROLLERON. — VICTOR BAILLOT, LE DERNIER DE WATERLOO (18 JUIN 1815)

Prix de Londres

75 francs

RE

COMPAGNIES
30
une tête,

és

IS.

RES
IEURS

35

LE

Champs, 53
CHOISEUL

236,74

SOMMAIRE :

LE DERNIER DE WATERLOO, d'après le tableau de P. GROLLERON.

LES CROQUIS DU MOIS, par LUTÉCIUS. La fête champêtre donnée à Villepreux par M. Nagelmakers (photographies instantanées).

L'ANGE NOIR, par FERNAND MAZADE; illustrations en couleurs de LAURENT-DESROUSSEAUX.

UN COMBAT DE BÉLIERS EN TYROL, par HEINRICH NATTER, traduction d'AUGUSTE MARGUILLIER; illustrations en couleurs de VON SCHRETIER.

LE FERMIER DE JOUY, par LOUIS MORIN; illustrations en couleurs de LOUIS MORIN.

LE FIGUIER DE LILOT, par JEAN RAMEAU; illustrations en couleurs de Madame CONSUELO FOULD.

LES MÉDAILLES DE LA PEINTURE AU SALON DE 1898, par ARSÈNE ALEXANDRE, reproduction d'œuvres de MM. Adler, Bouché, Dewambez, Félix, Guillon, Jeannin, Millie, Prévost-Valeri, Sinibaldi, Umbricht, Wery.

FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS :

ROSES D'ÉTÉ, par MICHEL LANÇON.

DÉPÊCHE-TOI, par CHOCARNE-MOREAU.

COUVERTURE :

LA MOISSON, par GEORGE ROUX.



Cliché Mairet

LE GUIGNOL

Les Croquis du Mois

Depuis longtemps on n'avait pas vu un mois de juin aussi mouvementé, aussi rempli et aussi brillant que ce mois de juin.

Après les souffrances atmosphériques que nous infligea le mois de mai — un prairial affreusement déguisé en frimaire — le ciel est devenu plus clément; pas de grandes chaleurs, ni de ces soirées radieuses qui rendent intolérable l'emprisonnement dans les salons ou dans les salles de spectacle et vous attirent irrésistiblement à la campagne, vers les monts ou la mer; non, mais un temps mondain, un peu terne, sans exagération dans aucun sens: un temps correct qui ne vous fait pas transpirer, n'allanguit pas les frisons de ces dames et ne plaque pas, sur les fronts humides, les bandeaux de ces messieurs, qui ne mouille ni les plastrons de chemises ni les dos de corsage.



Cliché Mairet

LES COULISSES

Aussi, la rubrique des « mondanités » s'allonge-t-elle démesurément dans les feuilles dont la mission est de renseigner les gens du monde sur leurs propres faits et gestes. « Des noms! des noms! beau-

coup de noms! » répétait chaque soir un directeur émérite de journal à ses reporters. Le mot a fait fortune et le système a fait école. C'est vers cette rubrique que se porte d'abord le regard des vrais mondains et ils ont tôt fait de trouver, dans ces nomenclatures imprimées en petits caractères, leurs noms et les noms de ceux qui y étaient et de ceux qui n'y étaient pas.

On y rencontre tant de choses dans ces mondanités! Tant de bals, de comédies, de concerts, de mariages, d'enterrements et de garden-partys; on y découvre aussi souvent des noblesses — qu'on ne soupçonnait pas — de simples bourgeois ou de riches industriels qui apparaissent un beau matin ornés de particules ou même coiffés de couronnes perlées. On s'en égaye, mais, si on les rencontre le soir, en quelque bal on ne manque pas de leur dire « chère comtesse » en dessinant une légère révérence.

Ne soyons pas chagrins, ce sont là d'aimables passe-temps: le monde ne vit que de concessions, et si tous ces aimables cavaliers et toutes ces suaves mondaines se mettaient à penser sérieusement, non seulement à l'avenir mais même au présent, ce serait vraiment trop triste, car ce serait fini de rire!

✽

La « fête champêtre » donnée par M. Nagelmakers, le directeur de la Compagnie des wagons-lits, et Madame Nagelmakers, en leur château de Villepreux, le 19 juin, peut être considérée comme le modèle le plus parfait de ce genre de divertissement; on pourra faire aussi bien — en l'imitant — mais on ne fera pas mieux. Pour le puissant administrateur qui a su donner à sa Compagnie un si prodigieux développement, l'organisation d'une pareille fête était un jeu.

Non loin de Versailles, il a renouvelé, en les modernisant, les fêtes de Trianon. Tout ce que Paris compte d'illustrations et de célébrités dans la noblesse du sang et dans celle des arts et de l'industrie, s'était rendu à l'invitation de M. et de Madame Nagelmakers, les uns par le chemin de fer, d'autres en mail ou en automobile.

Au milieu d'arbres séculaires et autour d'une pièce d'eau qui rappelle par ses majestueuses proportions, la pièce d'eau des Suisses, se dressaient une vingtaine de tentes spacieuses autant que gracieuses, réservées aux attractions les plus diverses.

L'une est transformée en salon, l'autre en vestiaire; une autre abrite un buffet où, derrière d'immenses corbeilles de fleurs et de fruits, une douzaine de valets de pied se tiennent prêts au service; une autre est aménagée en salle de danse, une salle toute enguirlandée

L'exposition des automobiles, dans le Jardin des Tuileries a été, pour le public une véritable révélation; c'est une date dans notre civilisation, qu'il faut inscrire à côté de celle de l'inauguration du premier chemin de fer, de Paris à Saint-Germain.



Cliché Mairet.

LES CLOWNS



Cliché Mairet.

JONGLEURS JAPONAIS

de roses, avec orchestre de tziganes; une autre est réservée aux enfants pour le guignol; une autre encore est consacrée aux loteries où l'on gagne à tous coups des jouets ou des ombrelles; une autre enfin, aux jeux forains, clowns, jongleurs, chiens savants, etc.

Puis deux théâtres, deux vrais théâtres, avec leurs scènes, leurs coulisses, leurs orchestres, leurs souffleurs, ont été construits de chaque côté de la pièce d'eau.

Des artistes aimés du public s'y sont montrés aux applaudissements des invités.

Le *Figaro illustré* a pensé qu'une pareille fête méritait mieux que la description forcément incomplète qu'en ont donnée les journaux, et il a fait exécuter par Mairet de nombreux clichés dont nous reproduisons ici les principaux. C'est du document, gracieux et amusant, une contribution à l'histoire des fêtes galantes de cette fin de siècle.

Deux grands *events* — j'emploie le mot anglais qui, lorsqu'on parle de la « grande semaine », doit remplacer, dans le langage français le vocable « événement » suranné et obsolète, — deux grands *events* ont dominé ce mois de juin: le Grand Prix et l'exposition des automobiles, sans compter la Fête des Fleurs, qui, par une fortune invraisemblable, inouïe dans les fastes de cette charitable institution, a été favorisée par le soleil.

Une température relativement favorable a présidé au Grand Prix. Les Anglais ne s'étaient pas abstenus, mais ils n'avaient pas présenté de chevaux redoutables, de sorte que cette solennité s'est accomplie, pour ainsi dire en famille. Le gagnant du Grand Prix, M. de Rothschild a dans un mouvement de haute générosité qui l'honore, versé au Conseil municipal de Paris le montant du prix, soit 250,000 francs, pour être employé par celui-ci en œuvres de bienfaisance. C'est un précédent gênant pour les futurs gagnants: je doute cependant que M. de Rothschild rencontre beaucoup d'imitateurs. Je doute également que cette large libéralité amène un apaisement parmi les fanatiques adeptes de l'antisémitisme ni qu'elle calme les haines aveugles des collectivistes contre ce qu'ils dénomment l'infâme capital.

Le conseil municipal a accepté le don, il a même remercié, mais, au fond, il doit être bien vexé!

L'automobilisme se produit au plus favorable moment psychologique. La voie lui a été ouverte par la bicyclette: celle-ci a dû, pendant vingt ans, lutter contre les objections les plus puérides et surtout contre des préjugés irréductibles. Elle a dû, pour ainsi dire, attendre la mort de ses adversaires, — les plus terribles étaient les douairières, qui ne pouvaient pas « en faire ». — Ces vénérables personnes ont disparu, en maudissant cette invention diabolique et les jeunes générations, enfin délivrées, ont pu pratiquer sans entrave ce sport, qui procure tant de jouissances locomotrices.

Mais si la bicyclette a des charmes infinis, elle présente aussi des inconvénients: d'abord le pénible apprentissage, suivi de la crainte — souvent motivée hélas! — des fâcheuses pelles; puis, pour la femme, des complications physiologiques dont on a, je crois, exagérée l'importance.

Tandis que, avec l'automobile, rien à craindre. A côté d'un bon « chauffeur » prudent et doué de présence d'esprit, l'on est incontestablement plus en sûreté qu'à bicyclette et surtout qu'en voiture, où



Cliché Mairet.

LES DANSEUSES RUSSES

voire vie dépend de l'affolement subit d'un cheval, ou de l'ivresse d'un cocher. Et l'on va plus vite!

Les femmes qui, tout en étant délicieuses, sont de petits êtres très pratiques, ont tout de suite compris. Une courte visite à l'exposition des Tuileries, vous donnant le spectacle de toutes ces jeunes femmes entourant les stands des grands constructeurs et des carrossiers en vogue, examinant la machinerie avec de petits airs entendus, des airs de personnes qui s'y connaissent, risquant hardiment les mots techniques, cette vision suffit pour constater que la cause de l'automobile est gagnée : elle arrive par la voie la plus sûre, elle arrive par les femmes !

J'ajouterais que, à la question de l'automobile « en soi » comme disent les philosophes allemands, s'ajoute la question contingente, mais cependant capitale, de la toilette. L'automobile exige une toilette spéciale, qui n'est pas celle de la bicyclette, ni celle du yachting, ni celle des courses, ni celle du footing, ni celle du lawn-tennis. Il y a, dès maintenant, une tenue de chauffeuse, réglée par les grands faiseurs, — costume tailleur bien entendu — MM. les chauffeurs agiront prudemment en ajoutant au total du devis présenté par le constructeur d'automobile, le coût probable de la tenue — casquette comprise — de leur jolie chauffeuse.

La *Cloche du Rhin*, dont M. Samuel Rousseau a écrit la musique sur un libretto très poétique et très littéraire de MM. Montorgueil et Gheusi, ne paraît pas avoir produit sur le public de l'Opéra une impression bien nette. Malgré le luxe de la mise en scène, malgré le talent des interprètes, notamment de Mademoiselle Akté et de Vaguet la représentation s'est ressentie de l'incertitude du procédé musical de M. Samuel Rousseau. Le titre même de l'ouvrage n'est pas

sans éveiller une certaine méfiance dans l'esprit du public qui se considère, grâce aux poèmes de Richard Wagner, comme suffisamment saturé de légendes germaniques.

Un vrai et franc succès a été celui de la *Vie de Bohème*, du compositeur italien Puccini, jouée à l'Opéra-Comique. Quel mouvement, quelle vie, quelle souplesse de facture, quelle précision dans l'expression des sentiments. Et combien peu de pédanterie ; comme la science sait se dissimuler pour ne montrer que l'art ! Si M. Albert Carré a voulu dédommager son public des sombres soirées de *Fervaal*, il a complètement réussi dans cette tentative.

L'an dernier à pareille époque, le tout Paris théâtral acclamait la Duse. Aujourd'hui, il consacre la gloire de Novelli. Dans *Michel Perrin*, dans les *Revenants* d'Ibsen, dans la *Mort civile*, il a montré l'étonnante variété de son talent et sa prodigieuse faculté d'assimilation ; il n'est pas un muscle de son visage, pas un nerf de son corps qui ne tende au but et qui ne fascine le spectateur ; ce diable d'homme vous prend, vous tourne, vous retourne et, quand vous êtes devant lui vous devenez sa chose.

Avec les derniers jours de juin, la saison théâtrale peut être considérée comme close. Les artistes en renom prennent leur congé : les uns vont se reposer, d'autres se répandent dans les grands casinos de Vichy, d'Aix-les-Bains, de Royan, où ils retrouvent une partie de leur public.

Quant aux malheureux que leur devoir professionnel retient à Paris, il ne leur reste guère d'autre ressource que le café-concert. Comme pâture intellectuelle, c'est médiocre !

LUTÉCIUS.



Cliché Muret.

LE PRESTIDIGITEUR

L'ELEGANCE

CHEZ

LES ÉTRANGÈRES

L'Espagnole a à soutenir une vieille réputation de beauté, célébrée par les romances... Qui n'a fredonné l'« Andalouse au teint bruni » ? — Cette réputation, disons-le tout de suite, est presque toujours méritée, surtout quand l'Espagnole est jeune. N'y eût-il que le regard brillant de ses yeux noirs et le sourire qui, sous sa lèvre purpurine, découvre d'adorables perles, cela suffirait pour séduire.

L'Espagnole a de superbes cheveux noirs ou brun foncé et aime à s'en faire une belle coiffure avec palmes, fioritures, etc. Ne pouvant accepter aucun cheveu blanc, qui détonnerait dans l'ensemble, elle se teint volontiers et de bonne heure. Elle porte beaucoup d'écaïlle : les grands peignes espagnols sont connus. Comme coiffure, elle a adopté les chapeaux très larges, très excentriques, et pour ses voilettes elle affectionne les pois.

Son teint mat et blanc devant ressortir sous l'ébène de la chevelure, elle le cor-



L'ESPAGNOLE

rige beaucoup au moyen des fards, qu'elle sait d'ailleurs très bien employer.

Ses mains sont potelées et mignonnes. Elle en a grand soin. Porte beaucoup de gants, mais n'importe lesquels ; les considère plutôt comme un objet de protection pour ses mains délicates que comme une parure.

Se fait de préférence habiller chez le couturier, qui s'entend mieux à faire ressortir sa taille cambrée.

Pour l'éventail, il lui est indispensable. Elle sait, du reste, admirablement en jouer.

Raffole des parfums violents, l'héliotrope, par exemple. C'est elle qui nous a donné la pénétrante « peau d'Espagne ». Elle a adopté avec grande faveur l'atyche.

Aime les bijoux, qu'elle porte en grande quantité.

Signes particuliers : Nonchalante par nature, l'Espagnole se déplace difficilement et à contre-cœur. Le voyage de Madrid à Biarritz, pour la chaude saison, lui paraît très long, et, si elle vient jusqu'à Paris, c'est parce qu'il faut y aller, que c'est utile et de bon ton.

LENTHÉRIC

PARFUMEUR

245, Rue Saint-Honoré.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

PARIS A LONDRES par Rouen Dieppe et Newhaven.

(Voie la plus économique).

(DOUBLE SERVICE QUOTIDIEN A HEURES FIXES (DIMANCHES COMPRIS).

Départs de Paris Saint-Lazare : 10 h. matin et 9 h. soir. — Arrivées à Londres :

London-Bridge, 7 h. soir et 7 h. 40 matin ; Victoria, 7 h. soir et 7 h. 50 matin.

Départs de Londres : London-Bridge, 10 h. matin et 9 h. soir ; Victoria, 10 h.

mat. et 8 h. 50 soir. — Arrivées à Paris Saint-Lazare : 7 h. soir et 8 h. matin.

Billets simples (valables pendant 7 jours) : 1^{re} classe, 43 fr. 25. — 2^e classe,32 fr. — 3^e classe, 23 fr. 25.Billets d'aller et retour (valables pendant un mois) : 1^{re} classe, 72 fr. 75. —2^e classe, 52 fr. 75. — 3^e classe, 41 fr. 50.

Des voitures à couloir (w. c. toilette, etc.), sont mises en service dans les

trains de marée de jour entre Paris et Dieppe.

Des cabines particulières sur les bateaux peuvent être réservées sur demande

préalable.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

EXCURSIONS

aux stations thermales des Pyrénées et du golfe de Gascogne : Arcachon, Biarritz, Dax, Pau, Salies-de-Béarn.

Tarif spécial G. V. N° 106 (Orléans).

Des billets de famille, de 1^{re}, 2^e et 3^e classes, comportant une réduction de 20 % à 40 % sont délivrés toute l'année à toutes les stations du réseau de la Compagnie d'Orléans, pour les stations thermales ci-après du réseau du Midi, sous condition d'effectuer un parcours minimum de 300 kilomètres (aller et retour compris), et notamment pour : Arcachon, Biarritz, Dax, Guéthary (halte), Hendaye, Pau, Saint-Jean-de-Luz, Salies-de-Béarn, etc.

Durée de validité : 33 jours, non compris les jours de départ et d'arrivée.

Le Directeur : M. MANZI. — Le Gérant : G. BLONDIN.

Imprimerie chromotypographique Jean Bousso, Manzi, Joyant & Co. Asnières.



Au sud-est de Viviers, sur la crête d'un des rochers abrupts qui commandent Donzère, planait jadis un château-fort de pierres claires, un château si étrangement blanc qu'il semblait, vu de Donzère, un cygne — et si menaçant, griffé de bastions, becqué d'une échauquette sinistre; qu'il semblait, vu du Rhône, une sorte d'oiseau de proie. Il n'est plus. A la clarté de la lune, à présent, le rocher qu'il cimait projette sur le fleuve le profil d'un quadrupède cabré. Celui qui l'avait fait construire s'appelait Hutin des Palus. On appelait aussi cet homme Ferrelouve, parce qu'il ne sortait jamais qu'accompagné par une louve dont les pieds étaient ferrés à la manière de ceux des chevaux et des ânes. Et l'on pensait que cette louve était l'âme même de son maître, que tout au moins celui-ci l'avait procréée avec l'incomparable abjection de ses sentiments. De fait, Hutin n'avait guère au-dedans de soi que la force hideuse, que la fièvre sordide par qui purulent les abominations. D'avoir entrevu, au coude d'un chemin creux, au dévers brusque d'un talus ou sur une rive du fleuve, son visage turgescent, tortué, crevé de pustules, des vierges étaient devenues aveugles, et d'autres folles; et des vieillards avaient dû fuir les routes usitées, prendre la hère et la crécelle des lépreux.

Dieu avait néanmoins voulu que Ferrelouve épousât Marguerite d'Evrest, beauté étincelante et comme lointaine d'étoile, et qu'il naquît, de cette femme aux prunelles d'élue, trois filles, — Berthe chevelée d'or, Gisèle brune, Odette blonde, — enfants impressionnées de ciel, couleur de midi, couleur de soir et couleur d'aurore. Et que Ferrelouve aimât ses trois filles, voilà ce que Dieu avait aussi voulu.

Or, une après-midi qu'il était parmi elles, accoudé à celle

des fenêtres qui était dite la fenêtre des chevaliers, il aperçut, à deux portées d'arbalète, un jeune homme qui, les jambes nues, la tête nue, une corbeille en sautoir sur un justaucorps d'azur, cueillait au soleil des arbrouses et des myrtilles.

« Quel insensé ! » songea Hutin.

Puis il songea : « Il est certainement trop loin. »

Une espérance farouche dilatait cependant son cœur. Il crispa les narines. Il se lécha les lèvres. L'adolescent s'approchait. Déjà, on distinguait sa physionomie délicate et douce, son front surtout, bombé et mat d'enfant en rêve, et de petits besants d'écarlate brochés en travers de son justaucorps. Il chantait des paroles indécises sur un air même alors ancien et qui se répète encore, en Languedoc, aux jours des vendanges et de la cueille des olives : *Anèn, adutz tas mans ; la fruch es embaumada.*

Odette souriait en secouant la tête. Berthe écoutait, immobile. Et lorsque le chanteur fut à une portée d'arbalète : « Regardez, père. Il est charmant, murmura Gisèle. — Oui », dit Hutin.

Et, de nouveau, il se lécha les lèvres. Et les vibrisses de son nez, qui étaient drues et longues, palpèrent de joie cruelle.

« Puisqu'il vous plaît, suggéra-t-il, je vais le faire monter. »

En même temps, il appuyait sur un triangle d'acier ses deux pouces. Un archer parut, face asiatique, morne et soumise, à qui, d'un geste, Ferrelouve montra le justaucorps bleu. Il y eut un instant de grand silence. Solennelle, la louve regardait l'archer jaune bander son arc. Et tout à coup, simultanément :

« Faites merci », dit Berthe tout en pleurs. — « Miséricorde », gémit Gisèle défaillante. — « Grâce », pria Odette en renversant ses cheveux blonds.

Une flèche siffla. Le justaucorps d'azur frissonna comme une bannière, s'avança, ruisselant de pourpre, jusqu'à la fenêtre des chevaliers. Il était suivi par une écharpe de soleil; et, dès qu'il s'arrêta, l'écharpe rayonnante s'allongea derrière lui. Il y eut encore un grand silence. Ensuite, Hutin se pencha sur la saillie de la fenêtre, contempla l'adolescent; et, l'œil amusé, la lèvre railleuse: « Comment t'appelles-tu? » lui demanda-t-il. L'adolescent répondit: « Ton crime. » Puis il dit, plus bas, en agitant devant Ferrelouve sa corbeille d'arboises et de myrtilles: « Et je suis monté tout seul jusqu'à toi. » Il lacha sa corbeille, tomba à la renverse, les yeux clos, les bras écartés. La flèche était restée dans sa blessure; et elle vibra un moment. La louve vint laper l'écume rose dont le sable se mouillait. Et quoique étendu sur l'écharpe lumineuse, l'adolescent, les dents serrées, la poitrine aplatie, ne remuât plus: « Enchaînez-le, gronda le féroce châtelain; et murez-le en cet endroit que j'ai nommé le sépulcre. »

Ainsi, l'archer jaune et deux autres hommes d'armes attachèrent le cueilleur d'arboises dans des liens de fer et l'emportèrent avec l'écharpe radiée, qui était comme collée à lui. Et, cela accompli, Hutin ordonna que l'on dressât une table vaste sous la fenêtre des chevaliers. Et, là, il joua aux jonchets et aux dés et mangea et but jusqu'après le crépuscule. La gueule de sa louve sur les genoux, il s'endormit, quand huèrent les chouettes, dans la soulerie détestable du vin, du sang, de la nuit.

Au milieu de cette nuit-là, un ange de taille haute et svelte, noir des pieds aux ailes, se montra à Marguerite d'Evrest. Il se tenait debout, adossé à la porte de la chambre, les pieds posés l'un contre l'autre, les cils levés. Son ombre immobile montait au-dessus du chevet du lit, jusqu'aux solives du plafond. Il avait dans ses mains étendues et ouvertes quelques rubis liquides, qui, à la lueur de la lune, scintillèrent longuement. Il parla. Il parlait sans que ses lèvres remuassent. Mais ses cils frémissaient, de sorte que ses paroles paraissaient sortir de ses yeux.

« Voici le prix de la rédemption du monde, qui vient de Jérusalem, » annonça-t-il.

Marguerite priait, agenouillée sur sa couche, dardant ses prunelles stellaires où les mains de l'ange se reflétaient. La clarté par quoi rutilaient les gemmes divines, le même lunaire rayon poudrait d'argent ses cheveux épars. Les avant-bras en croix sur les trèfles et les lis de sa robe nocturne, les reins infléchis, la voix sûre d'une prédestinée: « Ange de lumière sombre, demanda-t-elle, qu'est-ce que me veut mon Sauveur? » L'ange dit: « Lève-toi. » La femme se leva. « Viens, » dit l'ange.

Et tous deux se mirent en marche à travers des corridors entrelacés où veillaient, de trente pas en trente pas, des archers jaunes. Toutefois, ces archers ne voyaient et n'entendaient rien,

parce que le désir d'en-haut était qu'ils fussent sourds en ce moment, et aveugles. Le long des murailles, des torches passées dans des anneaux de fer tumaient. Une eau glacée dégouttait des voûtes. De petites ailes visqueuses se heurtaient, pétillaient aux torches, par instants. Par d'autres, des repiles giclaient d'un recoin d'ombre. Et, soudain, l'ange s'arrêta devant une dalle large, fraîchement cimentée, sur laquelle une flèche tordue saignait dans une écharpe lumineuse. Ses plumes de ténèbres bruèrent, ébouriffées. Les rubis de ses mains s'enflammèrent, répandant une violente odeur de myrrhe. Et, la bouche close, les yeux clignotants: « C'est l'endroit, prononça-t-il, que l'on nomme ici le sépulcre. »

Il frappa du pied la dalle qui, sonore, se souleva, tournoya, laissant apercevoir une fosse de clarté rouge, au-dessus de laquelle elle demeura suspendue. A quatre ou cinq coudées en arrière, Marguerite d'Evrest attendait, sereine et silencieuse, le front penché, comme appuyé déjà sur le paradis.

« Ohé yohé, alleluia! » appela l'ange noir.

Et le cueilleur d'arboises et de myrtilles surgit, tout sanglant, du caveau et se plaça à la gauche de l'ange. Spontanément, Marguerite s'approcha d'eux. Tout

bas, de nouveau, résolue et tendre, elle demanda: « Que me veut mon Sauveur? »

L'ange lui répondit: « Descends dans le sépulcre. »

Elle fit un mouvement de recul, revint du pas assuré d'une femme qui entre dans l'éternel amour et plongea au fond du sépulcre, dont la dalle se rescella. Alors, les torches usées s'éteignirent et les archers en rallumèrent d'autres. Et l'ange de lumière sombre ayant posé sa dextre sur le justaucorps d'azur, le cueilleur d'arboises et de myrtilles sourit à la façon des enfants qui s'éveillent et vit autour de lui de grands oliviers balancés par l'air de la nuit. Bientôt, à travers les feuillages tremblants, il reconnut la tiède maison natale, la citerne tapissée de glycines, le petit auvent de l'étable à porcs. Et comme il n'avait plus ni de blessures ni de chaînes et comme il se savait enclin au rêve, il pensa qu'il avait rêvé.

Et voici que, le lendemain, Ferrelouve mit à la recherche de sa femme quatre-vingts hommes d'armes et vingt varlets, leur enjoignant de se saisir des étrangers qu'ils rencontreraient sur leur route. Ils contournèrent la montagne, fouillant les buissons avec leurs piques. Des troupes d'oiseaux effarés tourbillonnèrent sur leur tête. Ils se répandirent dans des vallées peuplées de chèvres et de chiens sauvages. Ils s'engagèrent en serpentant sous les murs de Viviers. Devant les portes de Donzère, brillèrent les cottes de mailles des archers asiatiques et leurs yeux jaunes. En marchant, ils chantaient, sur le vieil air charmant du cueilleur d'arboises, une sorte de parodie barbare, pleine de hoquets meurtriers: *Anèn, adutz tas mans per detestas coupadas*, et pleine aussi d'ordures et de blasphèmes. Quelques-uns des varlets boutèrent le feu au bourg de Claris, parce qu'un Clarisien avait, à leur passage, poussé des croassements. Puis, sans motif, ils incendièrent les halliers de Volépassus et le bois féérique de Sarrasy. Ils ne rentrèrent que le soir, ivres, car, çà et là, ils avaient mis à sac les caves, craintifs, car ils n'apportaient qu'un seul prisonnier.

C'était un moine aux larges prunelles claires, à la bouche pâlie, comme usée dans les oraisons. Un petit ostensor violet oscillait sur sa cagoule blanche, à la hauteur de son cœur. A sa ceinture, une cordelière et un long chapelet blancs. Et une couronne de cheveux également blancs cerclait son crâne à la voûte excessivement bombée. Il paraissait à la fois doux et dédaigneux, trop occupé d'un objet magnifique et lointain pour s'attacher aux frivoles choses présentes. On l'avait pourtant garrotté avec une telle violence que l'un de ses bras était brisé et pendait immobile, le poignet gonflé et bleui, la main exsangue, fleurie d'une améthyste cruciforme. En le voyant, Ferrelouve éclata de rire, disant: « Vous avez eu, Monsieur, une fâcheuse inspiration quand vous avez quitté votre ascétère. Je crois les routes mal sûres. N'est-ce pas aussi votre sentiment? »

Le moine ne répondit pas. « Je vous parle », reprit Hutin.

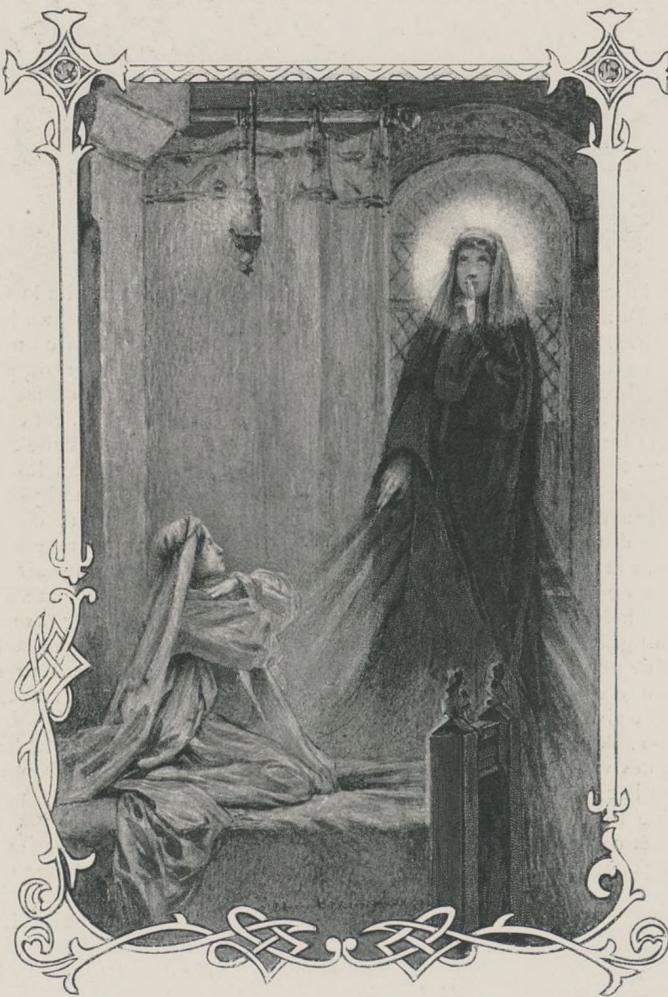
Le moine eut un léger hochement d'épaules. Frissonnant de colère, Hutin se jeta sur lui, lui cria: « Je veux que tu parles. »

Et il interrogea, dans un nouvel éclat de rire: « Parle. Comment te nommes-tu? »

D'un mouvement de ses prunelles claires, le religieux montra le ciel où, par groupes pâles, les étoiles commençaient à s'épanouir. Mais Ferrelouve lui cracha par quatre fois au visage. Et, au milieu du front du moine, sur sa tempe gauche et sur ses joues hachées de rides, les quatre crachats tremblotèrent, grésillèrent, changés en une constellation vive. Au même instant, son bras brisé s'agita et, de sa main baguée d'améthyste, neigèrent des flocons étincelants et touffus. Le châtelain était devenu livide. Il se retourna vers ses archers.

« Conduisez donc, commanda-t-il, les poings menaçants, la voix enrouée d'épouvante, et enfermez dans le sépulcre cet homme qui me nargue et se nomme le Firmament. »

Et les archers obéirent. Et c'est pourquoi, quelques heures plus tard, au milieu de la nuit, l'ange de lumière sombre s'inclina sur le lit de la fille aînée



de Hutin et la réveilla, lui soufflant : « Viens avec moi vers le sépulcre. »

Et Berthe se leva. Muette, les mains jointes, elle marcha derrière le messenger céleste, à peine étonnée des corridors souterrains, des archers en vain vigilants, des reptiles obscurs et des torches fuligineuses. Et, lorsqu'ils furent arrivés au bord du sépulcre, de soi-même, se haussa la large dalle où, cette fois, une cordelière blanche s'enroulait autour de quatre petites étoiles.

« Alleluia, ohé yohé ! » appela l'ange.

La fosse était remplie de clarté bleue. Et le moine blanc, émergeant de cette clarté surnaturelle, courba son crâne bombé, colla ses lèvres sur l'ostensoir violet et, dans un grand geste d'exultation, tomba agenouillé à la droite de l'ange, balaya le sol de sa couronne de cheveux blêmes. Berthe s'émerveilla, candide. Son émerveillement subit, sa toilette claire, bordée de liserons, son collier de corail, supportant un minuscule cœur d'argent, et, surtout, l'éparpillement follet de sa toison d'or ajoutaient encore à sa puérile beauté. Cependant, une sorte de halo pâle, entourant l'ovale pur de son visage, lui donnait un air de tranquillité grave et de surenfantine douceur. Elle eut comme un soupir, puis, avec un regard d'abandon absolu, l'accent suave, murmura : « Que me voulez-vous, ange noir ? »

L'ange lui répondit, en éployant toutes larges ses ailes :

« Voici la volonté de Dieu. Saute tout de suite dans le sépulcre. »

Aussitôt, la robe claire brodée de convolvulus, s'avança, s'élança, et les cheveux d'or fulgurèrent. Et la dalle redescendit et se rescella sur le caveau. Et l'ange de lumière ténébreuse avec le moine blanc s'éloignèrent, taciturnes et les yeux bas.

Or, dès que Hutin eut été informé de la disparition de l'ainée de ses filles, il hurla plus haut que sa louve, convulsé de fureur et de désespoir. On dit ne entendirent ses plaintes et que sa fin était proche, ils s'en les voisins des branches fleu-sonnant tous ses hommes d'armes, ses varlets, ses veneurs, ses cellériers et jusqu'à ses deux échansons, il se mit à leur tête, se rua dans la plaine, battit les haies, les halliers, les villages, brûla les bois, saccagea les églises. Les villages, les églises étaient vides, les halliers, les chemins déserts, car les paysans avaient fui à l'approche de Ferrelouve, avaient passé sur la rive gauche du fleuve, s'étaient terrés dans des cavernes et des réduits secrets. Cependant, en s'en retournant, les archers asiatiques trouvèrent, accroupis au bord d'une cressonnière, deux vieillards, l'un borgne, au menton énorme, l'autre au nez étrangement court et plat, et l'un et l'autre si maigres que l'on pouvait compter leurs os, si faibles qu'ils n'avaient pas eu la force d'avaler la goulée de cresson qu'ils avaient broutée et qui leur verdissait les lèvres. On les traîna jusqu'aux pieds de Hutin. Et ce fut en vain que celui-ci essaya d'arracher une parole de leur bouche. Il y avait longtemps qu'ils ne parlaient plus. Néanmoins, Ferrelouve leur ayant, comme il avait accoutumé de faire, demandé quel était leur nom, ils fixèrent, calmement et tous deux à la fois, le sol. Alors, un flot de sang empourpra la face du châtelain ; et, les vibrisses hérissées, les dents dégouttantes de bave venimeuse :

« Que l'on jette dans le sépulcre ces malandrins qui s'appellent la Terre, » clama-t-il à ses archers.

Et les archers s'enfoncèrent dans les corridors funèbres, poussant devant eux les vieillards.

Aussi, lorsque la nuit s'étant faite, le croissant de la lune commença à argenter la montagne, le Seigneur entrebâilla les

vantaux de la chambre où les deux filles cadettes de Hutin des Palus venaient de s'endormir. Et l'ange de lumière sombre se glissa entre le petit lit de Gisèle, laquelle était en robe rose, passémentée de palmes de sinople, et le lit, plus petit encore, d'Odette dont les bras nus étaient repliés sur une minuscule figure humaine de cire et de bois peints en cramoisi et en azur. De son souffle céleste, il leur ouvrit doucement les paupières, leur inspirant : « Je suis un envoyé de Dieu. Levez-vous et m'accompagnez l'une et l'autre où Dieu veut. »

Sans s'émouvoir, presque sans comprendre, les deux enfants sortirent du lit et, dociles, minces et courtes, se placèrent en flanc à côté du grand ange. L'une portait sa poupée d'azur et de cramoisi ; et, comme l'autre avait les mains vides, l'ange cueillit sur sa robe une des palmes de sinople et la lui mit dans les doigts. De la sorte, ils marchèrent le long des galeries souterraines, parmi les torches fumeuses et les archers inconscients, jusqu'au lieu dit le sépulcre. Et, la large dalle jaillie, les enfants sourirent, naïves, en entendant la voix résurrectrice de l'ange qui appelait :

« Alleluia, ohé yohé ! Ohé yohé, alleluia ! »

Même, elles s'amusèrent de voir les deux vieillards s'évader ensemble des ténèbres et s'accroupir avec quiétude, le borgne à gauche, le camus à droite du caveau.

« Qu'est-ce que c'est ? » demanda Odette.

Gisèle dit : « C'est un miracle. »

Mais élevant ses ailes noires sur son visage, afin de cacher les larmes qui gemmaient ses cils, l'ange ordonna aux deux enfants de s'élaner dans le sépulcre.

« Voilà ce que Dieu

Odette obéit, pressant figure humaine de cra- agitait la verte palme sombre du ciel. Sur elles, l'ange disparut avec les turns. Ensuite, l'alouette viv secoua le Rhône dor-

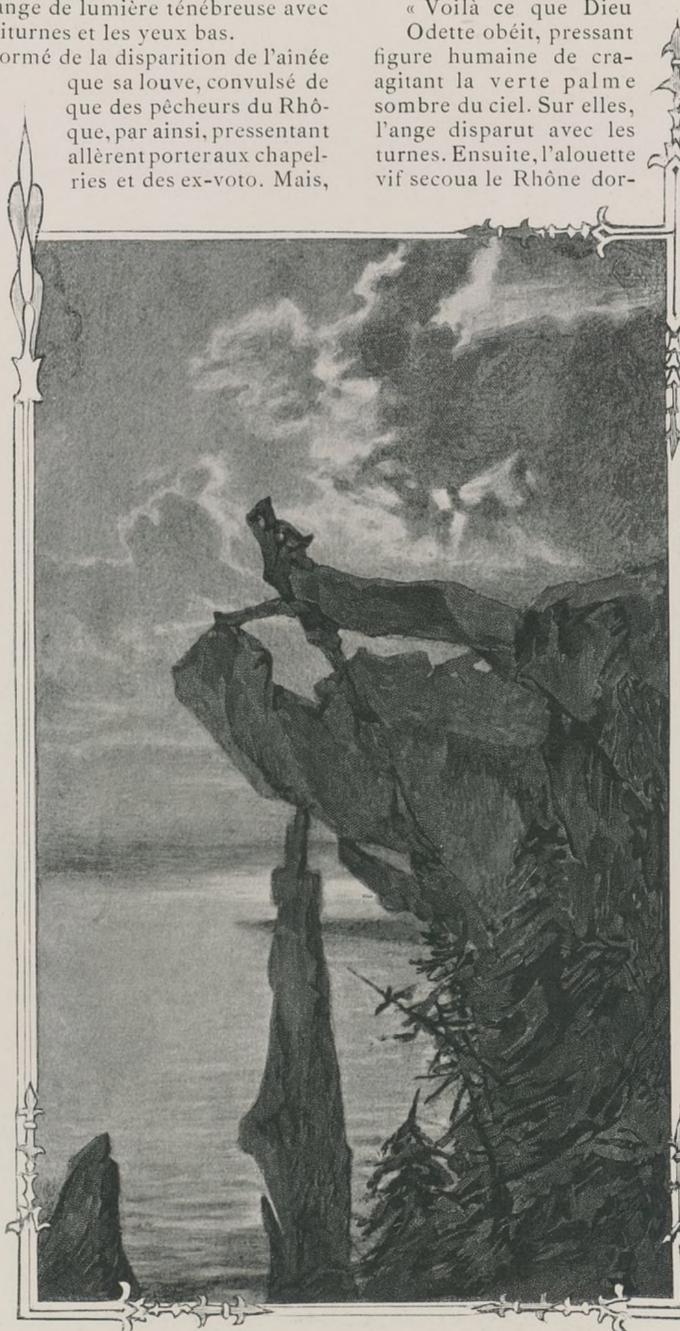
veut », fit-il.

contre son cœur la minuscule moisi et d'azur, puis Gisèle qu'avait cueillie le messenger la dalle lourde retomba. Et vieillards impassibles et taci- et le coq chantèrent. Un frisson monta de ses rives. Et une cordiale odeur, un indéfini murmure montèrent tout d'un coup des prairies et des taillis, des roseaies et des futaies. Le jour resplendissant et tranquille naquit.

C'était un véritable jour de légende, solennel et cependant si simple, musical, parfumé et limpide, comme il n'en est plus. Sur les crénelures du château-fort, sur les ogives des portes et les trèfles des fenêtres, de prestes hirondelles, des martinets joyeux tournoyaient, plongeaient, se posaient, se balançaient, glissaient, revolaient et planaient, avec mille cris grêles, brouillés, jolis et distrayants, ainsi qu'au temps adorable de saint François. Des chats alanguis, aux longs poils d'ébène et de feu, aux prunelles changeantes, s'élevaient sur les ponts-levis, tandis que des lézards et des salamandres, allumés de soleil, bayaient, parmi les giroflées poivrées et les menthes disséminées, au long des revêtements en brique des fossés et des bastions. On voyait, au nord, se mamelonner, comme un chapelet d'agates fumeuses, les Cévennes que, vers Privas, l'Ouvèze rubanait d'or. A l'ouest, dans le lointain, l'Ardèche bleue et, à l'est, tout près alors, le Rhône vert, immense, sur qui sautelaient les triangles clairs des voiles latines. Et Hutin jouait et hurlait, à quatre pattes, comme une louve, avec sa louve, devant la fenêtre des chevaliers, quand une chambrière accourut vers lui, effa-

rée, éplorée, les cheveux épanchés çà et là sur sa guimpe-frissonnante et, se jetant par terre et frappant son front contre terre, les bras tordus, vociféra :

« Pitié, seigneur, pitié, pitié ! »



Ferrelouve se mit debout et, dans un mouvement furieux, tira du fourreau sa dague en pressant : « Il est advenu malheur à mes filles ! »

Pourtant, sa main ne s'abaissa pas. Ses yeux avides, couleur d'acier, s'injectèrent de pourpre ; et son cou se gonfla. Il tourna trois fois sur lui-même. Il suffoquait. Hagard, les dents luisantes, il ploya, croula sous son propre poids et tomba, la face en avant, sur le sable. Un varlet survint, apportant une aiguière, un autre apportant un linge, puis d'autres soutenant une civière d'écarlate, godronnée, frangée et cloutée d'argent. Alors, ils lavèrent leur maître. L'essuyèrent, l'emportèrent et, supposant qu'il venait de passer, l'étendirent sur un lit de parade, au milieu du salon d'honneur. Même, de chaque côté du lit funèbre, quinze archers jaunes firent la haie, plumes noires au casque, flambeau de cire blanche au poing. Et les servantes affairées, bruyantes, superstitieuses, s'en allèrent en babillant suspendre un long crêpe au-dessus du rucher. Elles voilèrent les miroirs vénitiens et les lampes barbaresques avec une gaze lugubre ; et elles arrêtaient les roues dentées des horloges à eau. Et, cependant, le châtelain redoutable n'était point mort. Il dormait.

Soufflé de douleur, gorgé de haine, sa louve couchée en travers de ses pieds, il dormait d'un sommeil semblable à celui du tombeau. Mais, aussitôt que la nuit fut venue, l'ange de lumière sombre le réveilla en lui frappant sur l'épaule.

« Hutin des Palus ! Ferrelouve ! »

Eperdu, l'homme sursauta, siffla sa louve, allongea le bras vers l'épée, incrustée d'or versicolore, que les varlets avaient placée, avec des éperons aux molettes de vermeil et un petit cor de cuivre et d'ivoire, sur la courtepoincte châtain clair du lit. La louve ne remua point et l'épée se changea en une tige d'ivraie sèche. Hâve, défiguré, tapi contre un écoinçon de la salle, Hutin se tourna vers la double haie d'archers jaunes. Il vit s'éteindre leurs flambeaux ; et, dans l'obscurité soudaine, un regard de jais phosphorescent luisit seul.

« Viens avec moi vers le sépulcre », dit la voix de cet étrange regard.

« Que je vienne... »

— « Au fond du sépulcre. »

En même temps, Hutin sentait que le regard terrible de l'ange passait comme un anneau dans ses narines et, dans sa bouche, comme un mors. Il se sentait tiré et poussé, entraîné, avec, parfois, la sensation nette d'un coup de fouet cinglant son échine, et marchait d'un pas automatique, la tête convulsivement secouée, les membres

raidis. Sous les voûtes souterraines, il se mit à grelotter de froid, de furie, d'épouvante. Ses pieds glissaient sur des matières visqueuses, s'enfonçaient dans un grouillement extraordinaire, muet, glacé et qu'il devinait vivant. Il n'y avait, le long des murailles, ni archers en cotte de mailles et bassinet de fer, ni torches fumeuses. Et le singulier regard de jais lumineux s'avancait toujours, précédant d'une brasse à peine Ferrelouve. Mais, au-dessus du caveau, le regard s'arrêta brusquement.

« Que veux-tu, flamme d'enfer ? » demanda Hutin, dans un grand frisson et les dents crispées.

La dalle de la fosse frémit, grinça et se souleva. Immobile à présent entre la fosse et la dalle, le regard phosphorescent répondit : « Voici le sépulcre. »

Et le sépulcre s'éclaira. Et le regard reprit : « Hutin des Palus, voici ton sépulcre. »

Et lorsque l'homme fut tombé au fond du sépulcre, il aperçut quatre êtres qui s'y tenaient couchés, rigides comme des cadavres, et étroitement enlacés. Des cloportes et des scorpions pullulaient sur leurs faces charmantes ; et, sous la bave des limaces, leurs mains aux doigts fuselés restaient douces, harmonieuses, avec un geste bienheureux. Et Hutin reconnut un à un ces êtres. Ses lèvres s'écartèrent, ses yeux s'agrandirent d'horreur. Et, pour la première fois de sa vie, il pleura. Agenouillé, il leva ses prunelles baignées, terrifiées, honteuses et misérables, vers le regard de l'ange noir. Il balbutia : « Marguerite. »

Et, comme aux répons : « Oui, — fit le regard vengeur. — Berthe. — Voilà... — Gisèle. — ... la rançon... — Odette. — ... de tes crimes. »

Puis, l'ange dit, plus bas, penché, avec une compassion singulière : « Celui qui pleure est pardonné. »

Alors, il fendit de ses ailes les voûtes mornes ; et les murailles crénelées, les machicoulis et les tours, qu'effleurait son vol d'ardentes ténèbres, vacillaient, tournaient, s'éroulaient, dans un grand tapage de tonnerre. Et, sur la cime de la montagne, vite devenue nue et plane, il pétrifia la louve créée par l'âme démoniaque de Hutin.

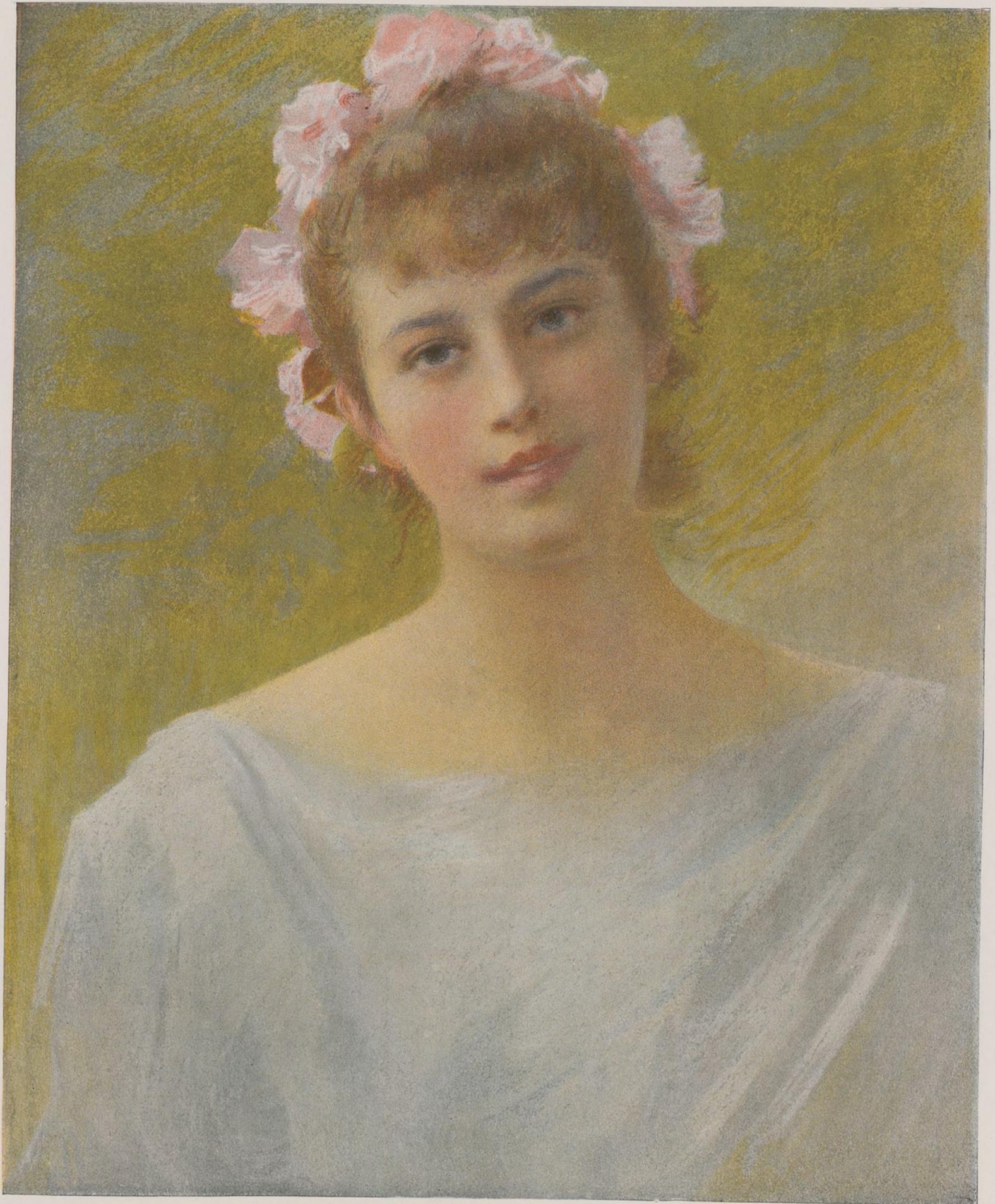
Et c'est pourquoi, par les beaux soirs vivarais, à la lune fleurie et calme, le vieux mont projette sur le vieux fleuve le profil d'un quadrupède cabré.

FERNAND MAZADE.

(Illustrations de
Laurent-Desrousseaux.)



MICHEL LANÇON



Copyright 1897 by Jean Doussod, Manzi, Joyant & Co.

ROSES D'ÉTÉ



AYUNTAMIENTO DE MADRID



UN COMBAT DE BÉLIERS EN TYROL

Il y a longtemps déjà, je racontais à un de mes amis comment, dans mon enfance, j'avais été encore témoin en Tyrol d'un combat de béliers. Ces souvenirs de jeunesse eurent sans doute quelque attrait pour lui, car il me conseilla d'en faire la relation écrite. Toutefois, malgré cet encouragement, je ne m'y serais peut-être jamais décidé, si récemment le hasard ne m'avait ramené dans l'endroit où quarante ans plus tôt cet épisode avait eu lieu. C'est avec une émotion toute particulière que je revis, à mi-chemin du village de Rietz, en Oberinntal, la petite église où j'avais jadis été enfant de chœur. Le village, aux maisons éparpillées, est situé sur le côté de la route et du chemin de fer, à une distance d'un quart d'heure environ. Rapidement le train où je me trouvais passa au-devant avec fracas, laissant à peine apercevoir, entre l'épais feuillage des arbres fruitiers, quelques habitations isolées. Avant que j'eusse pu fixer ma pensée sur une de ces demeures où jadis j'avais passé d'heureux jours, le gracieux village avait disparu. Seule la maison d'école, isolée sur une petite hauteur, me regardait des yeux sombres de ses fenêtres; je m'imaginai qu'elle me parlait ainsi : « Chez moi, tu n'as rien voulu apprendre, enfant pétulant que tu étais, et maintenant tu cours çà et là par le monde : c'est bien fait ! » Mais je me moquais bien de ces reproches, et l'aspect de la place où autrefois je galopais avec mes camarades d'école vint dissiper cette maussade impression. Maintenant nous passions devant la prairie où avait eu lieu le combat de béliers. Toute la scène d'autrefois ressuscitait, vivante, au fond de ma mémoire.

Mais, avant de la fixer sur le papier, dirai-je la manière dont les béliers destinés à ces combats y sont formés et préparés.

La plupart du temps, ce sont les bergers qui ont l'occasion de remarquer dans leurs troupeaux les bêtes qui se distinguent par leur courage, et ils les signalent aux amateurs. Quand on a trouvé un bélier qui montre des dispositions à devenir *robler* (champion), avant tout on s'assure si son front et ses cornes auront assez de vigueur et de résistance pour supporter les assauts futurs. Pour le rendre grand, fort et courageux, on le nourrit abondamment de seigle et de chènevis. On le laisse courir en liberté tout seul dans une grande étable, afin que ses pattes ne s'engourdissent pas et acquièrent de l'agilité. Avec la main on l'excite à attaquer — ce qu'il aime bien vite à faire — en lui criant en même temps sans discontinuer : « *Robler, wehr' dich!* » (gare à toi!), comme on le lui dira plus tard pendant le combat. Il se laisse vite dresser et il connaît celui qui lui

donne à manger comme un chien reconnaît son maître. Les deux béliers destinés à se battre doivent être de troupeaux différents et ne s'être jamais vus. Avant le combat, on leur donne du seigle trempé dans du vin. Souvent aussi, on amène sur le lieu de la rencontre une mère brebis pour exciter leur jalousie et les irriter. Et maintenant que j'ai décrit tous ces préliminaires, je vais raconter tout ce dont je me souviens.

C'était par un beau dimanche d'automne. Le digne curé avait déjà donné à ses paroissiens la bénédiction qui termine la messe, et les gens de Rietz se hâtaient plus vite que de coutume de regagner leurs demeures. De loin, aux gestes expressifs qui partaient de groupes isolés et à l'allure confuse de ceux-ci, on pouvait deviner qu'il s'agissait de quelque chose d'extraordinaire. C'était le cas, en effet. Les habitants de Rietz, un gai et courageux petit peuple, avaient projeté, de concert avec leurs voisins de Stams, une rencontre de béliers, qui devait avoir lieu ce dimanche même. Les deux villages sont distants d'une heure. Stams, dans un site agréable de l'Oberinntal, est connu par sa célèbre abbaye de Bénédictins. On avait choisi, comme emplacement du combat, un pré aux environs du hameau de Tannrein. Cette petite localité, pourvue d'une bonne auberge, était très fréquentée au temps où les diligences parcouraient encore la contrée, et est située entre Rietz et Stams.

Je vivais alors, enfant de sept à huit ans, chez mes grands-parents, à Rietz, et je me rappelle encore nettement combien ce dimanche-là, au repas de midi, mon grand-père se hâtait. Pour moi, la surexcitation m'avait fait perdre l'appétit : ne devais-je pas aller avec lui à Tannrein pour cette fameuse rencontre ! Et la chose nous touchait d'autant plus que le propriétaire du bélier était notre voisin et un ami de mon grand-père.

Avant de quitter la maison, mon aïeul prit dans un tiroir une plume de coq d'une longueur extraordinaire et l'attacha à mon chapeau : « Gamin, me dit-il, fais attention à ma plume ! » Puis il me prit par la main et nous nous rendîmes ensemble chez le voisin. Là, devant l'étable, se tenaient déjà une foule de gens. Enfin, le berger amena le bélier. Tout le monde s'extasia, admirant le magnifique animal qui allait combattre pour l'honneur de son propriétaire et de toute la commune. A travers la foule, le voisin vint à mon grand-père, lui serra la main et s'entretint avec lui. Pour moi aussi le brave homme eut quelques mots : « Ah ! saprelotte, Henri, me dit-il, quelle belle plume tu as là ! — Oui, Seppel, répliqua mon grand-père, mais c'est à autre

chose qu'elle est destinée. — Je comprends, dit en riant le voisin; oh! nous avons encore le temps d'y songer. Mais pour l'instant il faut nous occuper de partir. »

En avant marchait le berger, un gars trapu, plein de santé.

en habits de fête, un œillet rouge et un brin de romarin au chapeau, conduisant au bout d'une corde le superbe bélier. Derrière lui, le propriétaire de l'animal et mon grand-père, tous deux très grands, et moi au milieu, avec ma plume de coq dressée fièrement. Ah! c'en était une jouissance! tous les autres gamins me portaient envie pour cette place d'honneur. Ensuite, venait le gros de la troupe. C'est ainsi que nous traversâmes le village. De tous côtés, on nous saluait amicalement, et une foule d'hommes, toujours plus grande, se joignait à nous. Vicillards et enfants, hommes et femmes, tout le village était sur pied. En souriant, M. le curé nous regarda par une fenêtre du presbytère, quand nous passâmes au-devant, et peut-être excusa en secret la paroisse auprès du bon Dieu, de ce que, ce dimanche-là, les vêpres seraient manquées par tant de monde.

Déjà notre cortège avait dépassé les dernières maisons du village, et le chemin se dirigeait vers une petite hauteur. Arrivés là, nous aperçûmes au loin une semblable foule venir à nous en sens inverse. « Voyez, voilà ceux de Stams! » se dit-on d'un bout de la troupe à l'autre. Bientôt on se rapprocha. Nous arrivâmes les premiers à l'emplacement choisi. Sur la pelouse unie d'une prairie dite la « Tannreiner Au », une foule de gens des villages environnants s'étaient déjà rassemblés pour assister au combat. Enfin ceux de Stams arrivèrent à leur tour, en bon ordre. En avant marchait un vigoureux bélier, bien plus gros que le nôtre, conduit par son berger, un homme déjà âgé. « En voilà un gailard! » entendait-on dire de tous côtés. Chacun examinait et admirait cet animal redoutable, que précédait une grande renommée, car il avait été déjà souvent vainqueur, tandis que le nôtre entrait pour la première fois dans la lice. Ceux de Stams avaient aussi amené une brebis; on la plaça à côté de notre bélier. Les deux rivaux ne s'étaient pas encore aperçus. Avant de commencer, on paria. Tout le monde voulait mettre sur le bélier de Stams; très peu avaient confiance dans le nôtre, plus petit. Ce furent les propriétaires qui firent les plus gros paris. Chacun remit son enjeu, qui consistait en plusieurs écus d'argent, à l'aubergiste de Tannrein. Comme je fus content de voir mon grand-père risquer aussi quelques écus sur notre bélier! celui-ci m'était devenu si sympathique! Bien souvent je lui avais fait visite dans son étable pendant son dressage, et avais partagé avec lui bien des morceaux de pain. Cela m'aurait semblé presque une trahison si, dans un moment aussi grave, nous avions perdu confiance en lui et ne lui avions

pas témoigné notre amitié. « Place! rangez-vous! » crièrent quelques voix, et des coudes vigoureux eurent bientôt formé un espace vide au milieu de cette cohue. Les gens de Rietz se mirent d'un côté, ceux de Stams de l'autre. Les béliers furent

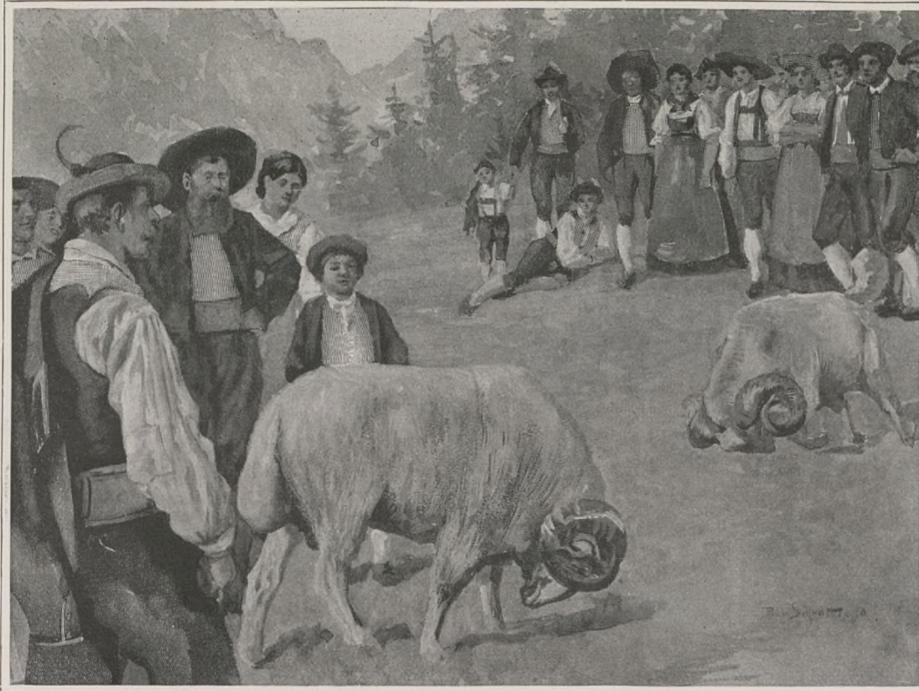
placés en avant. Lorsqu'ils furent en présence l'un de l'autre et que celui de Stams aperçut sa brebis près de son rival, il fit un bond si vigoureux qu'un garçon dut courir aider le berger à maîtriser l'animal. Le petit bélier était agité aussi. On les conduisit alors l'un près de l'autre, ils se flairèrent, et au commandement : « Laissez aller! » on lâcha les cordes avec lesquelles jusque-là on les avait retenus. Libres alors, ils secouèrent leur toison, se flairèrent de nouveau et désormais ne se perdirent plus de vue; puis, à petits pas rapides, ils reculèrent

en ligne droite et, avant qu'on s'y attendît, foncèrent l'un sur l'autre à toute vitesse et de toutes leurs forces. Il s'ensuivit un choc formidable. Tous les spectateurs étaient devenus muets et l'on entendait nettement les excitations des bergers : « Robler, wæhr' di! » Comme la première fois, les deux animaux se reculèrent à environ soixante pas de distance, et un second choc non moins violent se produisit. On sentit que chacun des combattants avait trouvé un adversaire digne de lui. Aussi, remarquait-on parmi les assistants un léger murmure de voix, plusieurs osant maintenant faire des paris sur le plus jeune. Déjà seize fois les béliers s'étaient courageusement précipités de toutes leurs forces l'un

sur l'autre sans avoir donné le moindre signe de répugnance ou de fatigue; mais le dix-septième choc fut décisif. Ce ne fut plus, comme les fois précédentes, un coup sec, nettement distinct au loin; ce fut un coup sourd. Le plus petit des deux animaux avait frappé son rival un peu plus bas que l'attache des cornes; du sang coula par les narines du gros bélier et quelques exclamations joyeuses partirent de notre côté. Cependant, malgré sa blessure, l'animal revint en arrière et les deux ennemis se précipitèrent sauvagement l'un sur l'autre, mais avant que leurs cornes se rencontrassent, le blessé se jeta de côté. Ce fut une explosion de joie : « Gagné! gagné! » criaient les habitants de Rietz. Moi, je pleurais de joie. Les béliers furent saisis par leurs gardiens, le combat était fini, la victoire était pour nous.

Tandis que les gens de Stams quittaient la place avec leur bélier presque sans qu'on s'en aperçût, ceux de Rietz, se serrant les mains et se félicitant, entouraient le vainqueur. On lui lava d'abord le front avec

du vinaigre salé, puis de belles filles allègres apportèrent des fleurs et des rubans de couleurs. Elles en ornèrent les cornes gracieusement enroulées du bélier, puis lui posèrent sur la tête une couronne de fleurs mêlées de clinquant et d'élégantes papillotes qui tremblaient au bout de légers fils. Sur son dos, jusqu'à l'extrémité de sa queue, elles lui attachèrent



à des touffes de laine de petits bouquets et des nœuds de rubans. De son côté, mon grand-père taillait un morceau de bois, et, après l'avoir fixé entre les cornes de l'animal, prenait à mon chapeau la grande plume de coq et l'y attachait avec d'autres enjolivures. Ensuite, on mit des plumes avec un ruban de soie rouge au chapeau du berger, et enfin on orna de la même façon la corde à laquelle était attaché le bélier. Pendant ce temps, deux musiciens, un tambour et un flageolet, étaient apparus. Sous leur conduite, notre cortège triomphal, la bête pomponnée au milieu, s'achemina vers l'auberge voisine, les chapeaux brandis en l'air avec des cris d'allégresse sans fin. Là on s'arrêta un moment, et le bélier reçut des tranches de pain trempées dans du vin. Mais bientôt la foule se dispersa. Les uns reconduisirent, plus enthousiastes que jamais, le vainqueur à son étable, les autres demeurèrent à Tannrein. Nous étions de ces derniers, mon grand-père et moi. Nous nous rendîmes à l'auberge. Là, toutes les salles étaient bondées, et la gaieté s'y

donnait libre cours. Avec bien de la peine, le maître d'école put nous trouver une place; j'arrivai à me caser dans un coin. Jamais je n'avais encore vu mon bon maître si aimable et si gracieux; la victoire l'avait rendu d'une humeur si joyeuse que de plaisir il se frottait les mains jusqu'à s'écorcher. On me gratifia d'un verre de vin et d'un gros morceau de pain blanc qui, après les émotions par lesquelles je venais de passer, me parurent excellents. Tout le monde, de joie, faisait bombance: on buvait, fumait, sifflait, claquait des lèvres et dansait. Quand et comment je revins ce soir-là chez nous, je ne le sais plus bien; mais je me rappelle que longtemps après, nous autres enfants de l'école, nous nous amusâmes à jouer au combat de béliers, éprouvant la solidité de nos crânes, jusqu'à ce que l'instituteur, averti, mit fin à ce jeu dangereux.

HEINRICH NATTER.

(Traduit par AUGUSTE MARGUILLIER.)

(Illustrations de Alfred von Schrötter.)

Le Fermier de Jouy

QUAND la construction du hameau de Trianon fut achevée, quand la maison de la reine refléta dans le lac ses chaumes et ses balcons verts, quand la roue du moulin fut prête à tourner, le presbytère préparé pour le galant abbé qui devait l'habiter, le boudoir garni de ses bancs de repos, la ferme pourvue de bestiaux et des ustensiles nécessaires, et la laiterie meublée de pots et d'écuelles, la reine voulut vivre le

rêve de pastorale dont ses peintres et ses poètes avaient féru sa cervelle; mais le moindre des métiers ne se fait pas sans apprentissage; le premier fromage à la crème qu'elle voulut dresser sur une assiette, au sortir du petit panier d'osier, s'étala piteusement, le petit lait d'un côté, les caillots de l'autre, et ce ne furent ni Madame de Polignac, ni M. de Vaudreuil, ni M. de Besenval, ni M. d'Adhémar, ni l'abbé de Vermond, ni Madame Elisabeth,



ni Mesdames de Châlons, de Guiche, de Polastron et de Campan, ni le roi lui-même, qui purent lui dire pourquoi son fromage avait tourné.

Et il en était de tout ainsi: les moutons qu'elle voulait conduire s'égarèrent dans tous les coins du parc, le chien de berger ne lui obéissait pas, toute reine qu'elle fût, les poules allaient pondre dans les taillis, faute d'avoir trouvé un œuf de pierre dans les corbeilles du poulailler... et les paysans pour rire, de sa suite, qui avaient quitté les habits de soie pour la veste de drap, étaient obligés de demander à tout propos les conseils et l'aide de laquais, si grands seigneurs eux-mêmes qu'ils hésitaient à salir leurs mains blanches à des besognes basse-courrières.

On fit venir des paysans, des vrais. Ils arrivèrent en habits de fête, guindés, terrifiés par la majesté royale, tellement gênés pour enseigner à ces belles dames des choses si simples, que la reine s'en montra peu satisfaite.

Mique, Léopold Robert et Fragonard, les metteurs en scène de l'idylle de Trianon en perdaient la tête, lorsque quelqu'un suggéra l'idée de s'en aller incognito en un village éloigné, pour voir les paysans chez eux: tels les comédiens soucieux de vérité, qui s'en vont vivre parmi ceux qu'ils ont mission de créer sur la scène.

Marie-Antoinette fut tout de suite séduite par ce projet... On manda Mademoiselle Bertin, il fallut qu'elle fournît, en secret,

des costumes de tout petits bourgeois pour les familiers que la reine voulait emmener avec elle, et pour elle-même. On ne dirait rien au roi, qui gronderait, et empêcherait peut-être la partie de campagne projetée, ni au comte d'Artois, dont les folies habituelles compromettaient tout le monde, mais on prendrait comme chaperon Madame de Noailles (Madame l'Étiquette), qui, après une longue bouderie, à la suite de la nomination de Madame de Lamballe, s'était mise en tête de regagner les bonnes grâces de la reine. On inviterait Madame de Noailles à l'improviste et, de gré ou de force, on l'emmènerait.

Le secret avait été bien gardé: le jour choisi était celui que

le roi avait désigné pour une partie de chasse à Saint-Germain: il partit sans soupçons... Mais le comte d'Artois, dont la petite police ne connaissait pas d'obstacles, avait été le premier averti de ce qui se préparait: il connaissait le but de la promenade: la ferme de Jouy et, tout de suite, avec quelques amis, il avait imaginé une contre-ruse, pour punir sa belle-sœur d'avoir décidé une partie de plaisir dont il ne devait pas être.

Le roi étant parti à cinq heures du matin, la reine partit à six, par une petite porte du jardin de Trianon, avec sa suite, qui se divisait en deux carrioles attelées chacune d'un solide percheron. La troupe avait bon air bourgeois et même, à cause de la coupe



ILS VIRENT UN HOMME MASQUÉ SORTIR DE LA HUTTE (page 132)

des costumes, tout petit bourgeois: des boutiquiers fêtant le saint de la corporation. Les guides étaient tenues, dans l'une des carrioles, par M. de Vaudreuil, dans l'autre, par le poète Parny, et les deux créoles, gens d'audace et d'entrain, enlevaient leurs bêtes et claquaient du fouet comme les plus hardis des conducteurs de diligence.

Ils avaient étudié leur chemin de la plaine sur les cartes. Les carrioles filèrent par les grandes routes, dans la fraîcheur matinale: la rosée des champs montait en vapeur, sous les rayons du soleil de septembre, et les ombres des arbres, très longues, coupaient les champs de grandes barres plus sombres. Dans les voitures on chantait, pour se pénétrer de poésie pastorale, la chanson préférée de la reine, dont les paroles étaient de M. le chevalier de Florian.

Ah s'il est dans notre village
Un berger sensible et charmant,
Qu'on chérisse au premier moment,
Qu'on aime ensuite davantage,
C'est mon ami, rendez-le moi,
J'ai son amour, il a ma foi!...

Tout alla sans encombre jusqu'à la lisière de la forêt. Il fallait la traverser tout entière pour gagner le hameau de Jouy, que l'on avait indiqué à la reine comme modèle idéal de la ferme rustique.

Dès l'entrée sous bois, pas d'hésitation pour les conducteurs: les indications des cartes étaient superflues, une heure de route devait suffire pour atteindre le but, en suivant les renseignements des poteaux, sur lesquels des flèches étaient peintes, indiquant les directions. Les voitures s'engagèrent sous les arbres, par des chemins montants: l'ombre y était féerique, à cause des rais d'or qui trouaient le feuillage, et la reine, charmée

de l'ampleur que l'écho des grandes voûtes vertes donnait à sa voix, chanta, toute seule, la fin de la chanson:

Si par sa voix douce et plaintive
Il charme l'écho de nos bois,
Si les accents de son hautbois
Rendent la bergère pensive,
C'est encore lui, rendez-le moi,
J'ai son amour, il a ma foi!...

Si, passant devant sa chaumière,
Le pauvre en voyant son troupeau,
Ose demander un agneau
Et qu'il obtienne encor la mère...
Ah c'est bien lui, rendez-le moi,
J'ai son amour, il a ma foi!...

La promenade sous bois durait depuis près d'une heure lorsque M. de Vaudreuil, conducteur de la première voiture, qui s'étonnait à part lui, depuis quelque temps, que la lisière n'apparût pas encore, arrêta son cheval et se mit à considérer la planchette indicatrice, clouée sur l'arbre d'un carrefour. Elle portait bien, en lettres très lisibles, la mention: « Hameau de Jouy: 900 toises », mais il s'étonnait que le bon chemin, indiqué par la flèche, fût cette sente abrupte, à peine possible pour une voiture, et qui semblait descendre dans les profondeurs de la forêt. L'officier n'avait pas l'esprit tranquille; cependant, il n'y avait pas de doute à avoir, il fallait descendre. On descendit.

Le chemin aboutissait à une clairière sans issue, sorte de cul-de-sac au milieu duquel se dressait une hutte de charbonniers. Comme les voitures s'arrêtaient et que les promeneurs stupéfaits se demandaient où ils pouvaient bien être, leur étonnement se changea en terreur, quand ils virent un homme masqué sortir de la hutte, puis deux, puis trois, et ainsi de suite jusqu'à

dix. Ces hommes drapés dans des manteaux en guenilles, coiffés de lampions déformés, avaient sur le visage un loup à barbe de toile noire, et aux mains des carabines.

A cette époque, les exploits de Cartouche et de Mandrin étaient dans toutes les mémoires, il y avait donc, dans cette rencontre, de quoi impressionner des promeneurs armés seulement de cannes et d'ombrelles, comme étaient les amis de la reine; mais le chef des brigands ne laissa qu'un instant, pas plus, ses visiteurs dans l'inquiétude et, saluant jusqu'à terre la reine qui, pourtant, ne se croyait pas reconnaissable avec ses cheveux plats et son bonnet de linon, il la pria, dans les termes

les plus respectueux, de lui pardonner cette erreur involontaire, les écriteaux n'ayant été déplacés que pour amener à payer péage les marchands, fermiers, commis des gabelles et autres gens de peu... Ceci dit, il s'élança à la tête du cheval de M. de Vaudreuil, le fit volter d'un poignet nerveux, pendant qu'un de ses hommes agissait de même avec le cheval de Parny, et tous deux, escortés par la troupe des brigands, reconduisirent les promeneurs jusqu'à la grande route où, après leur avoir indiqué le chemin, ils les quittèrent en se rejetant brusquement dans le fourré...

« Ceci n'est pas clair, » murmura M. de Vaudreuil en hochant



LES VOITURES FURENT ENTOURÉES PAR UNE NUÉE D'HOMMES (page 133)

la tête..., et il allait dire sa pensée, que ces brigands-là n'étaient que pour la frime, quand Madame l'Etiquette rendit verbeusement grâce à la reine d'être si bien connue et si aimée du dernier de ses sujets, du plus criminel même, que sa seule présence avait suffi pour changer en moutons les loups les plus dévorants... Il était impossible, après cela, d'émettre des doutes sur l'authenticité de la bande. C'eût été dénier à la reine les bienfaits de son auguste présence. Toutes les dames surenchérent et l'on tâcha de se figurer ce qui fût arrivé, si la reine n'eût été là... On imagina le massacre de ces messieurs qui, bien certainement, se fussent fait tuer jusqu'au dernier; puis l'enlèvement de ces dames par les brigands, qui les eussent sans doute emportées dans la hutte du charbonnier... laquelle n'était peut-être là que pour oacher l'entrée d'une caverne... puis on agita la question de savoir si l'on devait prévenir la maréchaussée: mais tout le monde fut d'avis que de si galants voleurs avaient droit au silence... et puis comment pourrait-on l'exiger de leur part, s'ils étaient arrêtés?

Que pense la reine de tout cela? elle sourit. Le sourire des reines est fait pour cacher leurs incertitudes.

« Je serais fort étonné — conclut M. de Vaudreuil — si cette aventure n'avait pas quelque influence sur l'avenir de nos brigands; ils vont quitter le métier. Après avoir failli enlever la reine, ils ne peuvent manquer d'être saisis de l'horreur de leur condition, et quelque jour nous les retrouverons, devenus les plus honnêtes gens du monde. »

Et le voyage continua jusqu'à ce que la vive lumière qui perçait entre les arbres annonçât la lisière du bois.

A cet endroit, seconde attaque, mais moins terrifiante: les voitures furent entourées par une nuée d'hommes, de femmes et d'enfants bohémiens, dont les équipages pittoresques étaient

arrêtés, à peu de distance, avec tout leur attirail de chaudrons reluisants, d'ânes caparaçonnés aux vives couleurs et d'ours enchaînés. On ne voyait pas de bohémiens à Trianon; ce spectacle nouveau pour la reine lui plut, et elle fit arrêter les voitures pour écouter les vieilles qui offraient de dire la bonne aventure aux voyageurs.

Il y avait lieu, cette fois, d'être étonné pour de bon: les vieilles parlaient avec une lucidité merveilleuse, et elles disaient à chacun, à la simple inspection des lignes de sa main, des choses tellement vraies sur son passé et son présent, que quelques-uns, comme Madame de Polignac et M. de Vaudreuil, s'empressèrent de les faire taire. Mais l'une des vieilles, qui prit la main de la reine, n'y eût pas plutôt jeté les yeux, qu'elle tomba à ses genoux et baisa le bas de sa robe.

« Vous qui savez si bien mon passé — dit la reine avec un peu d'inquiétude — dites-moi mon avenir. »

Et la vieille lui prédit des jours glorieux et une vieillesse si longue, si longue, qu'elle ne pouvait pas en apercevoir le terme...

Mais cette courtoisie ne fut que pour la reine, et M. de Benseval sauta de voiture pour chasser à coups de pieds une vilaine compagne qui venait de lui annoncer qu'il mourrait sur la roue, avec son ami de Calonne. Quant à Madame de Noailles, elle eut à repousser les embrassements d'un bohémien barbu qui voulait à toute force la reconnaître pour sa mère... elle! Madame de Noailles, la supérintendante!... pouah! fi! l'ivrogne!..

Ces petites scènes avaient fait oublier à tout le monde les frayeurs de la forêt, on enleva les chevaux d'un coup de fouet, en s'arrachant aux respects et aux insolences des bohémiens, et l'on se dirigea vers les chaumes qui émergeaient au loin parmi les jardins et les barrières. Les avis étaient partagés, mais il

semblait étonnant à tout le monde que les devineresses fussent si perspicaces, et chacun accusait à part soi ses voisins d'avoir fait la leçon à la troupe des Zingaris, pour faire sa cour à la reine et persiffler ses compagnons. Particulièrement, M. de Vaudreuil et M. de Besenval trouvaient la farce de mauvais goût et se promettaient de prendre leurs informations et de se venger, comme il convenait.

Mais on approchait de la ferme. Léopold Robert et Frago-

nard attirèrent l'attention par la discussion qui s'élevait entre eux au sujet de la beauté pittoresque du paysage; Robert voulait que l'on n'y cherchât que les éléments d'une décoration, Fragonard soutenait que la nature elle-même était toute décoration et qu'elle était assez noble pour que l'on n'y changeât rien. La reine fut de l'avis de Robert. Elle sentait confusément la force du mouvement qui poussait les âmes vers les choses de la nature, mais elle n'en aimait que les côtés mièvres, souriants,



LE CORPS DE BALLET FIT SON ENTRÉE (page 135)

amoureux : un léger pastiche lui suffisait, la comédie de la nature.

Aussi conjecturait-il que la ferme pour laquelle on avait fait le voyage, cette ferme dont la vie allait servir de modèle pour la vie de la reine à Trianon, ne plairait qu'à lui seul. Tout de suite, la vieillesse des bâtiments et la saleté inhérente toute à exploitation rurale, ne pouvaient manquer de choquer les amis de la reine, et la reine elle-même, en leurs délicatesses de grands seigneurs, habitués à vivre dans le velours et le satin, et dont les talons rouges et les bas de soie ne souffraient pas la plus petite moucheture.

Les artistes paient cher l'honneur d'être reçus à la cour. Le goût de la reine pour les œuvres de Fragonard n'allait sans doute pas jusqu'à les comprendre. Elle n'en voyait que la grâce spirituelle, la couleur vive et légère, et le grand peintre que nous plaçons aujourd'hui tout à côté de Watteau, ne lui paraissait pas plus digne de son attention que Parny, Florian, Léopold Robert ou Mique. Mais, si le grand peintre fut mal compris de ses contemporains, ses relations royales lui permirent du moins de connaître et de rendre la grâce exquise des grandes dames de son temps. Se figure-t-on l'*Escarpolette* autre part que dans les jardins de Trianon ?

La ferme de Jouy datait de plusieurs siècles, ses constructions avaient cette patine du temps qui nous charme aujourd'hui dans celles de Trianon, alors trop neuves; les peintures à demi effacées nuançaient ses bois apparents de teintes délicates, et l'enduit des torchis, écaillé par places, se colorait de mousses et de lèpres. Les bâtiments ayant été construits au hasard des besoins de ses habitants, il en était résulté le plus aimable désordre de chambres, d'escaliers, de galeries, de tourelles et de pigeonniers. Sur tout cela, des toits magnifiques, d'épais chaumes sur lesquels toute la flore spéciale des faites était représentée, depuis les lichens vert-de-gris jusqu'aux plantes grasses qui éclataient en fleurs roses, ou jaune d'or. Des fenêtres trouaient ces toits, des

regards abrités par d'épais sourcils, et les cheminées de briques s'élançaient, fleuries elles-mêmes d'herbes folles semées au hasard du vent dans les moindres interstices.

Les maisons avaient pris à leur volonté leurs assises, rompant sans façon toutes les lignes d'équerre, et le pavé de la cour lui-même n'avait pas jugé bon de garder l'horizontale, il avait disparu par places sous les terres et sous les fumiers, à d'autres endroits s'était déchaussé sous l'action des pluies. L'aire, seule avait une surface plane, battue; l'aire, salle de danse en plein vent que nous ne connaissons plus, depuis que la machine agricole a tué les vieux usages et chassé de la ferme les violoneux et les joueurs de cornemuse.

Portes, volets, sièges, instruments de culture ou de ménage, tout ce qui frappait les yeux portait l'empreinte de la vie de ses habitants, l'usure de leurs mains, cette marque qui donne aux choses un air d'avoir vécu avec les hommes, les élève au rang de ses aides, — tout ce qui manquait à ce Trianon tout neuf. — Et Frago, en désaccord complet avec l'architecte Mique, lequel voulait qu'une chaumière fût bâtie sur des plans réguliers, n'admirait la bâtisse champêtre que quand elle faisait, pour ainsi dire, corps avec la nature et qu'elle s'était pliée à ses caprices, il professait que l'homme ne donne que le thème de sa maison au temps et à la nature, qui se charge de l'orner, de la colorer, d'en adoucir les angles, d'en faire la maison de famille, le nid commode et joli où l'on devrait se succéder de père en fils.

Et le peintre s'amusait, par avance, des déboires qui attendaient ses compagnons de promenade à la ferme de Jouy.

Mais la plus grande surprise devait être pour lui.

La ferme semblait déserte quand les voitures entrèrent dans la cour. Seulement un troupeau de moutons se pressait, entre quatre barrières mobiles, et tous les moutons avaient au col une large faveur rose.

« Allons, — s'écria M. de Vaudreuil, voilà les farces qui continuent, je voudrais bien savoir pourtant...

— Ne cherchez pas, vous allez le savoir tout de suite... » dit une voix joyeuse qui s'éleva du principal corps de logis. Et toute une troupe de galants bergers, de mignonnes bergères, enguirlandés, enrubanés, poudrés, vêtus de satins, coiffés de légers chapeaux de paille, armés de houlettes, de fourches, de pelles, de râtaux dorés et fleuris... en sortit, escortant un paysan de comédie dans lequel tout le monde reconnut aussitôt Monseigneur le comte d'Artois.

« Soyez la bienvenue, ma sœur, — dit-il à la reine stupéfaite, — la fermière de Trianon est la maîtresse chez le fermier de Jouy... »

— Comment, — dit la reine, — c'est à vous cette ferme?...

— Oui, ma sœur, elle est sur mes terres, et j'en suis bien heureux, puisque j'ai le bonheur de vous y recevoir... Que voulez-vous? Je trouve vos idées excellentes, et comme il n'appartient pas à un simple prince du sang de faire bâtir des Trianons, j'ai



LA FERME DE JOUY DATAIT DE PLUSIEURS SIÈCLES (page 134)

pris un village tout fait pour y jouer mes pastorales; mais faites-nous la grâce de vous asseoir, mes gens de la ferme ont le plus vif désir d'initier leur souveraine aux travaux des champs. »

Et sur l'aire bien battue, le corps de ballet qui escortait Monseigneur fit son entrée, dansant et chantant, au son des violons et des musettes :

Les plaisirs de notre village
Sont plus doux que ceux de la cour...

Voici quel était le sujet du ballet :

La reine des bergers a décidé de soumettre et de civiliser le monde par l'Amour : voici Cupidon près d'elle, armé de ses flèches, et les bergers et les bergères prêts au combat. D'un autre côté, défendus par des javelles, voici les rustres dont il faut faire la douce conquête. Chaque berger s'élance à son tour, saisit une des paysannes et l'entraîne dans un motif de ballet où les pas gracieux du berger contrastent avec la danse résistante et maladroite de la paysanne. Motif que chaque bergère répète avec le vilain qu'elle est allée quérir : les deux groupes se mêlent, alternent, jusqu'à ce que, la reine faisant un signe de sa houlette, Cupidon décoche deux flèches d'or qui vont se planter dans le cœur des deux paysans. Ils tombent aux pieds de leurs vainqueurs... mais c'est pour se relever, régénérés par l'Amour, en laissant à leurs pieds, comme une chrysalide, leurs vêtements grossiers ; les voici tout pareils à leurs séducteurs et qui dansent aussi légèrement. Puis ils vont se ranger auprès de la reine pour laisser la place à d'autres combattants. Quand tous les paysans sont conquis et élevés par l'Amour, la reine donne le signal du travail. Aussitôt, bergers et paysans miment, en dansant, les travaux de la campagne : les uns mènent les moutons, les autres poussent la charrue, sèment le blé, le fauchent, lient les javelles, chacun apporte sa botte sur une charrette enguirlandée de bleuets et de coquelicots, sur laquelle, pour l'apothéose, la reine des bergers s'installe, avec l'Amour à ses pieds ; on y attelle des

brebis, liées de rubans roses, et le cortège défile devant les spectateurs aux cris de « Vive la Reine. »

Ce divertissement n'était pas pour déplaire à Marie-Antoinette. Elle dit au comte d'Artois que les soins qu'il avait dû prendre pour le régler lui valaient d'être en partie pardonné pour ses mauvais tours de la forêt, mais qu'il obtiendrait son pardon tout entier s'il avait pensé qu'une fermière de Trianon et ses serviteurs ne vivent pas seulement d'émotions, de bonne aventure et de ballets, mais aussi de laitage, de fruits et de pain bis. Tout aussitôt, la cloche se mit à sonner et la société fut invitée à se rendre dans la grande salle de la ferme, où le repas était préparé. La salle était décorée à la mode campagnarde, de toiles blanches retenues par des bouquets de roses : des guirlandes de fleurs partaient des coins de la pièce pour soutenir une couronne au-dessus du siège destiné à la reine. Dans les écuellées, sous l'apparence de grossiers plats de campagne, des mets délicats étaient servis et le cidre était remplacé par du champagne frappé. Les demoiselles du corps de ballet servaient les convives dans leurs déguisements champêtres et la grâce de ces servantes improvisées s'accommodait bien avec les mensonges du cuisinier.

La reine était touchée des attentions de son beau-frère, mais, dans une promenade qu'ils firent ensemble après le repas, elle ne put s'empêcher de lui dire en souriant que ce n'était pas cela du tout qu'elle était venue chercher à Jouy et que, si charmantes fussent-elles, les étoiles de ballet ne lui avaient donné qu'une faible idée des travaux champêtres.

« Ne vous plaignez pas, ma sœur, lui répondit d'Artois ne cherchez pas à faire de la jolie mode pastorale que Votre Majesté nous a donnée, autre chose que le délassement des gens de goût, amoureux de littérature et d'art. Les choses vulgaires ne sont pas faites pour votre grâce et votre esprit ; c'est la poésie pastorale qui convient aux passe-temps de la reine et non de la réalité. Si vous vous abaissez jusqu'à vos paysans, que ce soit

pour les consoler et les encourager ; j'ai gardé, pour cette après-midi, deux cérémonies qui plairont à votre cœur. Cette ferme est sous la gérance d'une vieille servante qui, depuis vingt ans, a fait des prodiges d'ordre et de travail pour conserver intact l'héritage des enfants de ses maîtres, cousin et cousine entre lesquels la propriété devait rester indivise jusqu'à leur majorité. Le garçon a l'âge de disposer de lui-même, la fille peut être mariée et, si j'en crois les racontars qu'on m'a faits, ces deux enfants s'aiment de tout leur cœur. Il y a là matière à une double cérémonie paysanne dont la poésie bucolique ne saurait déplaire à Votre Majesté. J'ai donc gardé, pour le divertissement de cette journée, le couronnement de la vertu et les fiançailles des jeunes

maîtres de la ferme, auxquels j'ai l'intention d'en laisser la direction. »

Et, en effet, la journée se passa suivant ce programme sentimental. La vieille fut présentée à la reine, ainsi que les jeunes gens, que le comte d'Artois avait fait revêtir d'habits de dimanches. Ils étaient rouges de confusion et de plaisir. Quant à la pauvre vieille, elle ne sut que pleurer, quelques efforts que fit Madame de Noailles pour lui apprendre un compliment. Madame l'Étiquette, qui se retrouvait là dans son élément, en fut pour ses peines.

Les amis de la reine avaient retrouvé leur gaieté depuis l'arrivée à la ferme. On n'aurait pu tenir rigueur de quelques ma-



ILS PURENT PROFITER DE LA DESSERTÉ ROYALE (page 136)

lignes prédictions au premier prince du sang. Les fiançailles des petits paysans eurent lieu, au milieu de l'allégresse générale, dans la salle du festin : la reine passa au doigt de chacun des fiancés les bagues que Monseigneur d'Artois avait apportées à cette intention et leur accorda un cadeau de noces de cinq cents livres sur sa cassette. Puis, la vieille servante fut couronnée, embrassée et pourvue de deux cent cinquante livres.

De telles cérémonies étaient conformes à la poésie du temps, Greuze ne commençait-il pas à répandre ses accordailles familiales et ses couronnements de vieillards. Les mots sensibilité, vertu, étaient tellement à la mode que les pires libertins (par exemple M. de Mirabeau), les écrivaient à tous moments.

Les vrais serviteurs de la ferme, que l'on avait tenus à l'écart pendant le ballet purent, après le couronnement de la vieille servante, profiter de la desserté royale, et le champagne qui restait suffit à leur communiquer l'enthousiasme.

A cette époque, tout finissait par des danses, l'aire fut de nouveau envahie et les violons rappelés. La reine ouvrit le bal avec le comte d'Artois, puis tous les assistants, grands seigneurs, petits bourgeois, danseuses, fiancés, paysans et valets se mêlèrent avec le plus aimable sans-çon...

Mais il fallait songer à rentrer à Versailles avant le retour du roi. Le signal du départ fut donné et les deux carrioles s'emplirent à nouveau de la troupe des petits bourgeois. La reine fit ses adieux à Monseigneur, pardonné définitivement de ses farces galantes : il avait pris sa revanche, en homme d'esprit, de certains tours que la reine lui jouait le plus souvent possible, pour satisfaire le goût qu'elle avait des espiègeries.

Les voitures reprirent donc la route de Versailles par la forêt, où il n'y avait plus ni bohémiens ni brigands, mais le merveilleux spectacle d'un coucher de soleil sous bois, une pluie de feu qui versait des gouttes de soleil au plus épais des halliers, et le retour s'effectua sans aventure nouvelle.

Le lendemain, dans la matinée, le roi entra chez la reine, l'air courroucé à la fois et désolé, tenant à la main des gazettes, parues le matin même, et qui racontaient tout au long les aventures de la veille, en les interprétant le plus méchamment du monde. Marie-Antoinette avoua tout de suite, avec la fierté qui lui était coutumière et elle-même s'accusa de légèreté, puis elle fondit en larmes, en songeant à la haine qui montait contre elle, peu à peu, toujours prête à tourner à mal, pour le plaisir du peuple, ses plus innocentes actions. La liste était déjà longue, des calomnies inventées contre elle : ses amies Lamballe, Polignac, qu'on lui reprochait, le bal de l'opéra et ses retours en fiacre, le dîner des dames de la Halle, son goût de jouer la comédie, ses rôles de Rosine ou de Suzanne, son Trianon même, tous ses plaisirs, et même les plaisirs qui la rapprochaient du populaire.

Elle en souffrit trois jours, et resta dans ses appartements du château, chagrine surtout de la tristesse du roi, puis elle reprit le chemin de son hameau et tâcha d'oublier, en revenant au rêve de ses peintres et de ses poètes.

LOUIS MORIN.

(Illustrations de Louis Morin.)



Le Figuier de Lilot



Ce n'était pas précisément un aigle que Lilot, le jeune héritier de Biremus. Ah ! non ! A l'école, il n'avait jamais pu aller plus loin que le « livre d'un sou » et, dans son front carré, les idées ne semblaient pas éclore beaucoup plus vite que les champignons sur un talus.

Mais si Lilot n'était pas sapient, sapient, en revanche il paraissait excessivement robuste. A quinze ans, il levait un sac de maïs comme un meunier ; à seize, il promenait au bout de ses dents une table chargée de six couverts, comme un toutou rapporte une pelote. Ah ! ce serait un beau gaillard ! Et ses parents quand ils le considéraient, éprouvaient un peu de cette fierté que leur avait procuré *Zéphyr III*, le fameux poulain dont ils avaient

fait quatre-vingts pistoles à la foire de Labouheyre.

Était-il bien découplé, ce sacré Lilot ! Et quelle santé, *boun Diou* ! Des poumons solides comme des soufflets de forge ; un cœur réglé comme le cadran de la gare ; jamais de bobo nulle part. Si, par hasard, il attrapait une égratignure, il n'avait qu'à se lécher comme un chien et, après quelques tours de langue, il n'y paraissait plus.

Lilot savait parfaitement pourquoi il se portait si bien : c'était que *son arbre* avait une excellente santé ; car il avait *son arbre*, comme la plupart de ses compatriotes. Dans son pays, les fermiers ont coutume de planter un arbre, le jour où il leur naît un enfant, et ils croient un peu que le végétal et le marmot auront ensuite le même sort. Si l'arbre prospère, l'enfant prospérera ; il languira, au contraire, si la plante languit.

L'arbre de Lilot était un figuier. On l'avait planté près d'une mare afin qu'il eût des sucres gras à ses racines. Et il s'en trouvait bien, le gourmand ! Il était vigoureux, énorme, chargé de fruits et caleçonné d'une écorce lisse comme une peau de villageoise.

Ah ! il s'en faisait du bon sang, au bord de cette mare où les pluies amenaient tout ce que les collines d'alentour avaient de fumier sur les côtes.

Lilot le soignait d'ailleurs ; il allait lui faire de longues visites presque tous les dimanches, il le dépouillait de ses escargots et de ses fourmis, surveillait la pousse des branches nouvelles, ou pansait avec du limon les plaies produites par les récents orages. Et, grâce à toutes ces gâteries, le figuier engraisait comme un chanoine, montrait une tige boursoufflée par la sève, étalait de toutes parts des branches renflées comme des biceps d'hercule, qui s'en allaient mettre de l'ombre sur les arbres du voisinage. Même, de l'autre côté de la mare, sur la terre des femmes Cazerotte, les tisserandes de la paroisse, il y avait un pauvre diable de prunier qui n'en menait pas large. Le figuier de Lilot avait l'air de le colleter, de l'étouffer, avec une branche énorme, allongée comme un poing menaçant.

Or, un soir, Lilot — il avait dix-sept ans alors — vit arriver une fillette brune, fine, avec des yeux noisette et un foulard poncéeau, noué autour du chignon : Toutine Cazerotte, la fille de la tisserande. Elle enjamba le ruisseau, légèrement, comme un chevreau qui joue, et s'approcha du figuier, un peu confuse, en montrant sur son visage un sourire avenant, un beau sourire qui donnait de l'appétit comme une tranche de pain beurré.

« Bonjour, Lilot !

— Bonjour, Toutine !

— Comme ça donc tu échenilles ton figuier ?

— Eh ! oui, voisine ! eh, oui ! »

Toutine penchait la tête et son sourire pâlisait. Elle avait quelque chose de très sérieux à dire, bien sûr, car ses lèvres accusaient de petits mouvements insolites, et l'on y devinait une foule de paroles prêtes à sortir, comme des oiseaux peureux qui n'osent pas encore ouvrir leurs ailes.

Mais, tout à coup, la jeune tisserande secoua sa tête avec courage.

« Lilot, — avoua-t-elle en rougissant — je venais te faire une commission.

— Eh bien, fais.

— Maman m'a chargée de te dire que tu serais très, très gentil si tu voulais couper une branche à ton figuier.

— Hein ? — s'exclama le gars d'une voix hostile — couper une branche à mon figuier ?

— Oui, cette grosse-là, vois-tu ? Cette grosse-là qui va jusque sur notre jardin. Elle nous fait de l'ombre.

— Ah ! Elle vous fait de l'ombre?... Tant pis, tant pis !
 — Il n'y a plus moyen d'avoir un poireau dans notre jardin.
 — Vraiment ?
 — Les carottes non plus ne peuvent pas pousser ; ni les oignons, ni les patates.
 — C'est grand dommage.
 — Et nos arbres fruitiers donc ! Ils meurent tous.
 — Bah !
 — Tiens, Lilot, regarde un peu la mine de ce prunier, qui est de l'autre côté de la mare.
 — Ah ! pour ça, oui, il a une fichue mine, ton prunier !
 — Il n'en a plus pour deux ans.
 — C'est bien possible. Mais qu'est-ce que ça te fait ? Tu aimes donc les prunes, toi ?
 — J'en raffole !
 — Tu as tort, Toutine ! tu as tort ! C'est très mauvais, les prunes. Tandis que les figues... ah ! les figues...
 — Ne te moque pas, Lilot ; je t'assure que je suis très malheureuse.
 — A cause de cette branche ?
 — Oui, à cause de cette branche ! Si tu ne la coupes pas, je vais tomber malade, je le sens... Coupes-la, dis ?
 — Mais je ne peux pas !
 — Pourquoi donc ?
 — Parce que... parce que... Es-tu mon amie, Toutine ? demanda le jeune paysan en baissant la voix. — Promets-tu, de ne rien dire de ceci à personne ? Eh bien, ce figuier, c'est *mon arbre*.
 — Ton arbre, Lilot ?
 — Oui, mon arbre. On le planta le jour où je naquis. Tu comprends bien, maintenant, qu'il est impossible de toucher à une de ses feuilles.
 Toutine fondit en larmes.
 — Et le prunier aussi, c'est mon arbre ! avoua-t-elle.
 — Ah ! bah ?



— Oui ; mon père le planta, le jour de ma naissance. Et ton figuier le tue, Lilot. Je serai morte l'an prochain, à cause de toi. Oh ! moi qui aurais tant voulu vivre jusqu'à vingt ans ! »

Et la petite fille, aussi superstitieuse que son voisin, pleurait comme une fontaine, avec des tressaillements convulsifs de ses épaules frêles.

Lilot, lui, était resté abasourdi.

« Ton arbre... c'est ton arbre ! — répétait-il d'une voix sourde. — Eh ! pourquoi diable aussi ton père l'a-t-il planté là ? »

— A cause de la mare. Tout poussait si bien, en cet endroit, avant ton maudit figuier. Ah ! je suis bien malheureuse ! »

Où, certes ; elle l'était. Lilot n'en disconvint pas. Mais que pouvait-il faire ? Rien. On tient à sa petite personne, n'est-ce pas ? Laisser couper cette branche ? Ah ! non ! ni pour des cent, ni pour des mille. C'était, comme si on lui avait proposé de se laisser enlever un bras.

Le gars passa la main sur son front, pour faciliter l'éclosion de quelques belles idées qui remuaient là-dessous, et dit :

« Bah ! quand ton prunier mourrait après tout ! Ce n'est pas bien sûr que ça porte malheur. Il y a des gens qui prétendent que tout ça c'est des bêtises... Si, si ! l'ancien instituteur, par exemple. Et il n'était pas sot, tu sais ? Ne pleure donc pas, Toutine. D'ailleurs, réfléchis un peu : quoique ton arbre soit malade, tu te portes comme le Pic du Midi, n'est-il pas vrai ? Tu vois bien que les arbres n'ont aucune influence ! »

— Alors pourquoi ne laisses-tu pas toucher au tien ? »

Cette riposte embarrassa fort Lilot, le jeune héritier de Bi-remus.

Il repassa la main sur son front et n'en put rien tirer.

« Veux-tu Lilot ? Veux-tu, dis ? » demandait la fillette, câline, en remontrant son joli sourire appétissant comme une tranche de pain beurré.

Mais il la repoussa.

« Non, je ne veux pas ! bougonna-t-il. »

— C'est ton dernier mot ?

— Oui ! Laisse-moi la paix !

— Eh bien, bonsoir ! répartit la fillette piquée au vif. Ah ! tu ne veux pas sacrifier une branche ? Prends garde de ne pas les perdre toutes ! Tu t'en repentiras ! »

Lilot pâlit sous cette menace.

« Que veux-tu dire ? balbutia-t-il. »

— Suffit ! je m'entends ! » grommela Toutine en filant avec une intrépidité de zouave.

Elle traversa le ruisseau, en relevant sa jupe, et montra un bout de jambe nue, déjà ronde, qui mit sur l'eau un éclair blanc.

« Tu t'en repentiras ! » semblait murmurer ce ruisseau sur les cailloux de son lit. « Tu t'en repentiras ! ».

Lilot blâmait de colère.

« Est-ce qu'elle songerait à faire périr mon arbre ? se demanda-t-il. Ah ! la misérable ! »

Et il avait envie de rattraper cette petite pour lui frotter les oreilles comme elle le méritait. Quelle abomination ! Ah ! il allait prévenir la gendarmerie immédiatement !

Mais Lilot s'arrêta au bout de quatre pas. Et si les gendarmes ne croyaient pas à cela ? Hé ! ils venaient de si loin, et les gens sont si ignorants, en certains pays... Ils pourraient très bien se moquer de lui, les gendarmes. Non, il ne fallait pas leur parler du figuier. Il ne fallait pas maltraiter Toutine non plus. Elle était bien assez montée sans ça. Mais la surveiller, par exemple, oh oui !

Et à partir de ce moment, Lilot vint voir son figuier plusieurs fois par jour, avec un gourdin solide à la main. Minutieusement, il inspectait l'arbre, en faisant le tour, comptait les branches sur ses doigts, s'assurait que celle qui menaçait le prunier de Toutine n'avait pas reçu de blessure secrète. Quelquefois même, il enlevait un pied de terre autour du tronc, pour voir si on ne lui avait pas donné quelque mauvais coup par dessous. Hé ! les gens sont si malins !

De temps en temps, pendant ces inspections, il apercevait Toutine au bord de la mare, Toutine goguenarde et dont les yeux malicieux semblaient encore lui dire : « Tu t'en repentiras. »

Et cet air agressif lui donnait la chair de poule.

« Elle a quelque mauvais projet en tête ! » se disait-il.

Bientôt il crut devoir surveiller le figuier pendant la nuit. Il attrapa ainsi un rhume copieux. Et, comme il ne guérissait pas tout de suite, il s' alarma. N'y avait-il pas quelque chose de louche là-dessous ? Sûrement l'arbre souffrait, on lui avait donné quelque coup de serpe en cachette. Où ? Voilà ce qu'il ne pouvait découvrir malgré les investigations les plus patientes.

« Ah ! la gredine ! » grommelait-il en montrant son poing à la maison des tisserandes.

La nuit, il se réveillait en sursaut, croyant entendre des coups de hache sur le figuier. Dormant mal, il ne tarda pas à maigrir.

« Eh, petit, qu'est-ce que tu as ? Tu files un mauvais coton, depuis quelques jours ! » lui disait son père avec inquiétude.

Et c'était vrai ; Lilot se trouvait pâle dans les miroirs ; il se pesa et découvrit qu'il avait perdu trois livres. Il essaya de porter

avec ses dents, comme naguère, une table chargée de six couverts et il ne put le faire sans briser deux assiettes. Ah! ça, que se passait-il donc?

Toutine, elle, resplendissait. Elle devenait grande, belle, forte. Eh, oui, sûrement, il y avait quelque chose là-dessous. De mois en mois, ses yeux paraissaient plus brillants, ses épaules plus rondes. Son prunier n'était pas un colosse pourtant. Il semblait toujours aussi chétif, de l'autre côté de la mare. Alors qu'est-ce que cela signifiait?

Lilot ouvrait des prunelles ahuries et ne trouvait aucune explication à cette double métamorphose. Et plus il regardait Toutine, plus il était maussade, rêveur, mécontent de lui. N'avait-il pas été un peu dur pour la jeune tisserande? Elle n'était pas bien méchante, après tout. Il n'y avait qu'à voir son sourire. D'ailleurs, les gars du quartier ne lui trouvaient pas le caractère trop mal tourne sans doute, car il y en avait souvent

trois ou quatre à la guetter, le soir, quand elle devait aller à la fontaine. Ah! les vauriens! S'il ne s'était pas retenu, Lilot leur aurait jeté des pierres. Du reste, malgré lui, poussé par quelque démon sans doute, il se mettait comme eux, à attendre Toutine, derrière les haies ou les talus. Mais il se cachait vite dès qu'elle arrivait, il se cachait en rougissant jusqu'aux oreilles. Et quand les pas de la jeune fille retentissaient, tout proches, il tremblait un peu, comme si elle lui avait marché sur le cœur.

Ah! qu'est-ce qui le prenait donc? Il était malade, il devenait fou, de mauvais esprits avaient dû souffler sur son cerveau et lui retourner toutes ses idées, comme un coup de vent renverse les feuilles d'un chêne. Et parfois, la nuit, Lilot regardait, une heure durant, une petite clarté jaune qui lui arrivait à travers les arbres, une clarté jaune qui venait de la chambre de Toutine. Et ce n'était plus pour protéger son figuier contre la tisserande qu'il veillait ainsi, oh! non! il aurait été bien heureux qu'elle vint au contraire, qu'elle vint abattre quelques rameaux à coups de serpe. En somme, ça n'aurait pas fait grand mal au figuier de couper cette branche. Il y en avait tant! Il y en avait trop. Il aurait été plus beau sans celle-là, mais oui!

« Ah! si j'osais — pensait Lilot en se grattant l'oreille — si j'osais la couper moi-même, pour faire la paix avec Toutine, et mériter encore ces bons sourires d'autrefois qui rendaient son visage appétissant comme une tranche de pain beurré. »

Une nuit, Lilot fut réveillé en sursaut. Qu'entendait-il donc? Des coups de serpe? Oui, c'était des coups de serpe, des vrais, cette fois-ci. Et ils venaient de la mare. Est-ce qu'on lui coupait son figuier?

Il se leva, s'habilla promptement, pris son gourdin et sortit. Les coups s'entendaient encore. Ils semblaient hésitants, timides, presque honteux. Lilot marcha vite, sans bruit, sous les arbres du verger. Le croissant de la lune, penché au bord du ciel comme une barque qui sombre, mettait sur toutes choses une clarté douteuse. Le jeune paysan s'approcha de la mare, avec des précautions de renard rôdant autour d'un poulailler. Et bientôt il tressaillit. Oui, c'était bien son figuier qu'on coupait. Il distinguait parfaitement une silhouette de femme au sommet d'une échelle, une femme mince dont le bras se levait et s'abattait, en mesure, sur la branche principale de l'arbre, celle qui menaçait le prunier des Cazerotte.

« C'est Toutine! » se dit-il en pâlisant de joie.

Oh! il lui pardonnait, du fond du cœur. Il aurait voulu lui dire merci. Mais que ses jambes se mettaient à trembler grand Dieu! Chancelant, ébloui, troublé comme s'il marchait

dans un nuage, il s'approcha de la jeune fille. Elle ne le voyait pas venir, elle continuait à couper, à couper, très vite, comme si elle avait eu peur d'être surprise. Lilot s'approcha encore, et, découvrant, là-haut, un peu de sa nuque blanche éclairée par la lune, il fut si heureux qu'il eut envie de joindre les mains.

« Bonsoir, Toutine! » dit-il d'une voix douce.

Mais un grand cri lui répondit, un cri de frayeur qui réveilla tous les échos du village. « Au secours! à l'assassin! » clamait la

jeune fille épouvantée.

Et comme elle voulut descendre trop vite, elle tomba de l'échelle.

Lilot cria de son côté en voyant s'abattre le corps de la tisserande.

« Ah! mon Dieu! Vous vous êtes fait mal! dit-il en se précipitant.

— Au secours! à l'assassin! » répétait Toutine, qui se méprenait sur les sentiments de Lilot.

Instinctivement, elle essaya de se relever, de fuir. Mais l'é-

motion avait été trop forte. La jeune fille ferma les yeux et resta sur le sol, évanouie. Lilot frissonna.

« Toutine? — appela-t-il d'une voix sourde — Est-ce que tu m'entends? Oh! je te demande pardon! Je ne voulais pas te faire du mal, je t'assure! Réponds-moi, réponds-moi, Toutine! Oh! il ne se peut pas que tu sois morte si vite?... »

Et il s'agenouillait, en pleurant, devant le corps de la jeune fille.

Mais il se releva brusquement, il la prit, l'enleva dans ses bras robustes et l'emporta vers le village, pour qu'on la soignât, pour qu'on la guérit, pour qu'elle pût encore ouvrir ses jolis yeux noisette, et sourire avec sa bouche qui sentait la fraise. Oh! comme le contact de ce corps frais faisait du bien à sa poitrine! Il se sentait fondre sous cette caresse tiède, fondre tout entier comme un glaçon au soleil.

« Oh! Toutine! » murmurait-il, emparadisé, en la serrant inconsciemment sur lui.

Et tout à coup, sans réflexion, comme si des mains invisibles avaient pesé sur sa tête, il se baissa et mit un gros baiser sur les joues de la jeune fille.

Elle tressaillit alors, rouvrit les yeux, et reconnaissant cet homme qui l'emportait dans ses bras, elle se remit à pousser des cris d'épouvante.

« Au secours! au secours! »

Elle se débattit, s'échappa, rentra dans sa maison, et ferma la porte vite. Lilot entendit le bruit d'un gros verrou qu'on poussait à l'intérieur.

Le jeune paysan dormit peu cette nuit-là. Il était si malheureux de se voir haï par Toutine! Il se leva au chant du coq et alla rôder autour de la maison des tisserandes. Il n'apercevait pas la jeune fille. Serait-elle alitée, par hasard? Il prit son courage à deux mains et frappa sur la porte. La vieille tisserande apparut.

« Comment va Toutine? demanda-t-il d'une voix timide, en se découvrant comme devant le brigadier de gendarmerie.

— Très mal! répondit la mère d'une voix sèche. Tu sauras ce qu'il en coûte, fichu gueux, de faire tomber les gens du haut d'une échelle! »

Et elle lui ferma la porte au nez.

« Très mal? se dit Lilot en retournant chez lui; ah! Seigneur! qu'est-ce qu'elle peut bien avoir? Si elle s'était défoncé quelque côte? »

Il redemanda des nouvelles à midi; la même réponse lui fut faite. A trois heures, il vit entrer le médecin chez les tisserandes. Alors Lilot s'effraya. Elle était donc réellement malade, la jolie



Toutine ? Ah ! qu'allait-il arriver, avec un arbre aussi chétif que le sien ?

Il alla passer l'inspection du prunier ; il le trouva dans un état déplorable. La tige se courbait comme l'échine d'un bossu, pour fuir ce gros arbre qui l'oppressait ; et déjà deux de ses branches étaient mortes. Autour de lui, tout languissait pareillement, même les arbustes que le figuier ne surplombait pas. Ce figuier répandait la mort sur les environs ; avec ses racines gloutonnes, ses racines innombrables, il avait dû contourner la mare et pomper tous les sucres de ce coin de terre. Quel ogre ! Ah ! il n'aurait pas suffi de couper la grosse branche pour redonner la vie au prunier ! Pauvre Toutine ! A moins d'un miracle, elle n'en avait plus pour longtemps.

Et les yeux de Lilot s'humectèrent. Il croyait sentir encore sur sa poitrine le corps si frais de la jeune fille. Ce corps allait donc se refroidir bientôt ?

« Oh ! non ! — se dit-il — oh ! non ! »

Et une pensée très douce s'épanouit dans son front obscur.

« Le prunier vivra et Toutine vivra comme lui ! Je sais bien le moyen de les sauver tous les deux ! »

Ce soir-là, Lilot alla trouver le curé du village, se confessa longuement dans l'église envahie par le crépuscule, puis sentant son âme bien pure, bien blanche comme les étoiles qui naissaient, il rentra chez lui.

Et quand la nuit fut close, quand tout le monde fut couché, il prit une hache et se dirigea vers la mare. Il arriva au pied du figuier. A travers les feuilles sombres, le croissant de la lune, un peu plus gros que la veille, brillait d'un vif éclat. Lilot leva sa hache et l'abattit sur le tronc de l'arbre. Oui, il le coupait, puisque c'était, dans sa croyance, le seul moyen de guérir Toutine ; il le coupait sans regret, le cher arbre planté par son père, le robuste figuier dont sa vie devait dépendre. Et, pour avoir la force de continuer, il pensait tout le temps à Toutine, à la jolie Toutine qu'il se figurait un peu plus forte, un peu plus souriante dans son lit, après chaque coup de hache. Vaillamment, il coupait, coupait à tour de bras, en lançant des esquilles autour de lui, en faisant retentir les échos sous ses coups cadencés.

Et comme l'arbre commençait à craquer, Lilot entendit des pas derrière lui, des pas lents, des pas légers, qui semblaient peser à peine sur les feuilles mortes. Il se retourna et aperçut Toutine.

« Ah ! c'est toi ? s'écria-t-il en tremblant des pieds à la tête.

— Oh ! Lilot — dit la jeune fille en joignant les mains d'étonnement — que fais-tu là ? que fais-tu là ?

— Je coupe mon arbre.

— Pourquoi donc ?

— Pour que ton prunier prospère, Toutine ! pour que tu vives longtemps et que tu sois heureuse... Moi, je t'aime ».

Alors, il sentit deux bras frais qui se nouaient à son cou, deux bras frais et doux et fleurant bon comme deux tiges de chèvre-feuille.

« Oh ! Lilot ! que m'apprends-tu là ? disait la voix tendre de la jeune fille. Tu m'aimes, tu m'aimes vraiment ?

— Oh ! oui, Toutine.

— Et tu coupais ton arbre pour moi ? Tu me croyais donc malade ? Je ne l'étais pas du tout ! Mais non ! C'était pour t'effrayer ! Je t'en voulais tant ! Alors tu m'aimes ? Oh ! que ça me fait plaisir, Lilot ! Mais pourquoi ne le disais-tu pas ?

— Eh ! je n'ai pas osé ! Tu es devenue si jolie, si jolie, depuis quelque temps. Est-ce que tu m'en veux encore, Toutine ?

— Si je t'en veux ? Tiens ! tiens ! regarde si je t'en veux ! »

Et elle lui baisa les yeux avec ses bonnes lèvres qui sentaient la fraise.

Oh ! alors, l'âme de Lilot trembla toute. Qu'ils étaient bons, les baisers de Toutine ! Il poussa un long soupir d'aise et crut mourir, doucement, comme le figuier fraternel qu'il venait de blesser.

« Puisque tu m'aimes Lilot — reprenait la voix de Toutine, qu'il entendait à peine, comme si elle lui était venue de très loin — puisque tu m'aimes, il faut me demander en mariage, et nous nous épouserons après Pâques ».

Les yeux de Lilot se rouvrirent ; ils regardèrent la jeune fille et s'emplirent de larmes claires.

« T'épouser Toutine ? balbutia t-il. Oh ! j'aurai bien voulu. Mais à présent, je ne peux pas.

— Pourquoi donc ?

— Parce que je vais mourir, tiens !

— A cause du figuier ?

— Oui, à cause du figuier. Regarde, il ne tient presque plus.

— Oh ! c'est vrai, dit la jeune fille en pâissant. Qu'as-tu fait là, malheureux ! »

Mais elle recula tout à coup. Sans un souffle de vent, le figuier se penchait. On entendit craquer ses dernières fibres ; puis, avec un grand fracas, toute sa masse s'abattit, en faisant jaillir l'eau de la mare sous ses branches lourdes.

Toutine poussa un cri et regarda Lilot. Il chancelait.

« Voilà, dit-il d'une voix à peine perceptible. Maintenant c'est mon tour, je pense ! Oh ! n'ai pas peur. Toutine ! Je me suis confessé tantôt et j'ai reçu l'absolution ».

Alors, s'imaginant qu'il ne pouvait plus vivre, puisque son arbre était mort, il s'étendit contre un talus et ferma les yeux.

« Est-ce que tu vas vraiment mourir ? demanda Toutine. Au secours ! au secours ! »

Alarmée, elle courut vers la maison de Biremus, et frappa de toutes ses forces sur la porte.

« Réveillez-vous, criez-elle. Venez vite ! Votre fils tré passe ! »

Le père de Lilot se leva, la maisonnée entière fut sur

le pied en quelques secondes et Toutine conduisit tout le monde devant le figuier abattu.

On ramassa Lilot, qui s'étonnait d'être encore en vie, on le porta promptement à sa chambre, et on le mit sur sa couchette.

Le lendemain matin, le jeune paysan constata qu'il respirait encore.

« Boun Diou ! que j'ai faim ! » s'écria-t-il à dix heures.

Et à midi, ayant voulu mesurer ses forces, il s'aperçut qu'il pouvait encore porter la table entre ses dents.

« Tiens ! tiens ! si l'ancien instituteur avait raison tout de même ! » se dit-il, ébranlé dans ses croyances.

Et six mois après, comme il persistait à vivre malgré tous les usages, il alla demander la main de Toutine qui, de son côté, voyant que son prunier s'obstinait à ne pas lui donner des prunes, s'était décidée à en faire des fagots.

La foi s'en va.

JEAN RAMEAU

(Illustrations de Madame Consuelo Fould.)



CHOCARNE-MOREAU



Copyright 1897 by Jean Bausod, Manzi, Joyant & Co.

DÉPÊCHE-TOI

Les Médailles de la Peinture

AU SALON DE 1898

Les lecteurs du *Figaro-Salon* connaissent déjà, par ses belles et nombreuses gravures, ainsi que par le texte si délicat de mon savant confrère et ami Philippe Gille, la plupart des œuvres qui ont été récompensées et de celles qui étaient dignes de récompense.

Toutefois, dans cet important répertoire de la production artistique de chaque année, on ne pouvait faire encore entrer toutes les œuvres médaillées. Cela s'explique aisément, si l'on songe que pour la peinture seulement, il y a plus de cent lauréats (cent trois exactement, sans compter les prix du Salon, bourses, médailles d'honneur, etc.), et que sans injustice, il y aurait bien pu y en avoir deux fois plus si les jurys, tout comme les recueils d'art, n'étaient forcés de se borner.

C'est donc dans le *Figaro Illustré* que les lecteurs du *Figaro-Salon* (et nous sommes heureux de dire que ce sont les mêmes lecteurs, fidèles aux deux publications) devront trouver aujourd'hui la suite des bulletins de victoire, le complément des citations à l'ordre du jour.

Les lauréats dont, faute de place, nous n'avons pu reproduire les œuvres, nous excuseront. Nous espérons d'ailleurs les dédommager prochainement.

Bulletin de victoires est un terme un peu bien triomphal. Mais aux yeux des artistes qui bénéficient de ces distinctions, il n'y a sans doute pas d'exagération dans un éloge un peu étoffé.

La vie artistique, en somme, est assez dure, assez ingrate, pour qu'on chicane le rayon de soleil qui entre un beau jour par le vitrage de l'atelier, et pour que l'on conteste à de braves gens la légitimité d'une aubaine.

Tout ce que l'on peut dire, ou plutôt redire, c'est que pour les

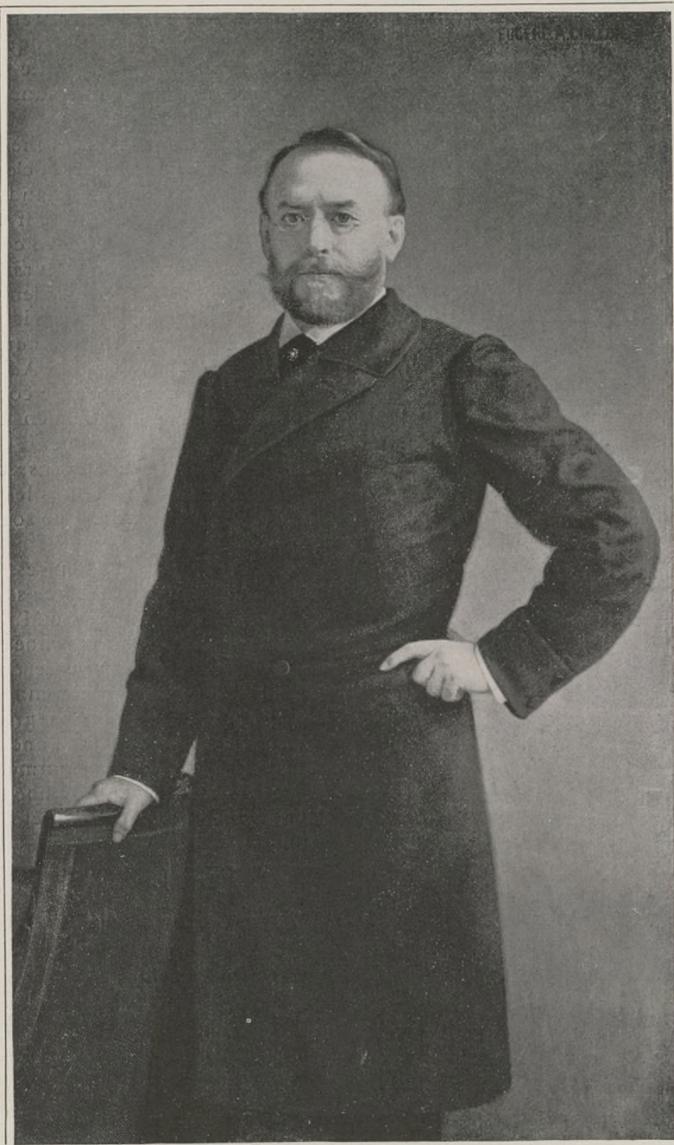
Arts, et qui consiste à remplacer les jetons par des titres : sociétaires, associés, etc., il y a encore d'autres façons de se faire médailler : devenir célèbre sans médailles. C'est un genre de récompense qui est accessible à dix artistes sur dix mille, et encore sur les dix, en est-il cinq qui ont été favorisés par un jury autrement rigoureux que les jurys officiels; il s'appelle la vie.

Est-il exact que les médailles servent aux médaillés? On l'a dit pendant longtemps; certains amateurs et certains marchands avaient pour principe de ne choisir, pour leurs achats, que parmi cette catégorie. En agissant ainsi, ils pensaient être assurés contre l'erreur.

Aujourd'hui, les choses ont un peu changé. S'il est encore, et en grand nombre, des personnes qui bornent leur ambition à ne posséder que des œuvres d'artistes exposants et récompensés, il s'est formé une nouvelle école qui met sa passion à ne rechercher que des artistes non exposants et non médaillés.

Sans plus nous embarasser de résoudre cette question, qui demeurera à peu près insoluble tant que durera le système des expositions officielles, contentons-nous plus modestement de rechercher ce qu'il y a de plus remarquable parmi les œuvres signalées. Encore la plus grande difficulté sera-t-elle de faire un choix, car la citation seule de tous les titres formerait déjà une gentille petite brochure.

En attribuant enfin la médaille d'honneur à M. Henner, ses confrères ont réparé un oubli un peu prolongé. Il n'y a pas à s'en plaindre, puisqu'en somme le résultat a été de rendre l'hommage plus brillant et plus complet. M. Henner est un sage, il a fait bon accueil à cette distinction; il a reçu les félicitations avec le même sourire que naguère les étonnements de le voir si



E.-A. CULLON (3^e médaille). — PORTRAIT D'HOMME



A. PRÉVOT-VALÉRI (2^e médaille). — LE GLOS-MONSEUR (SEINE-ET-MARNE)



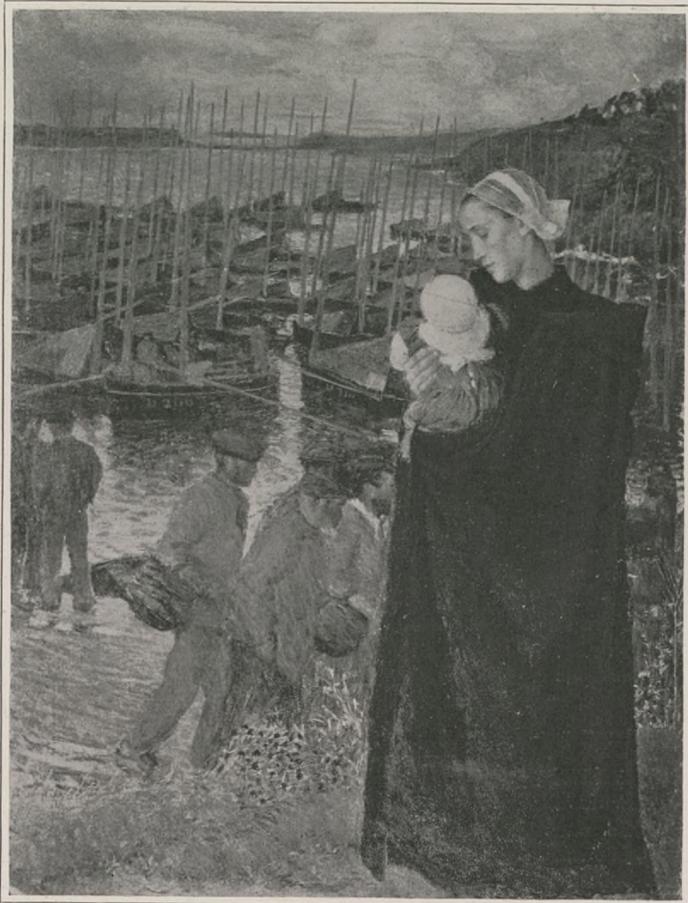
A. BOUCHÉ (2^e médaille). — AU CRÉPUSCULE, MESSY (SEINE-ET-MARNE)

arts, la médaille n'est pas la seule forme de récompense. Sans parler du système adopté par la Société Nationale des Beaux-

longtemps laissé un peu à l'écart. Nous n'en sommes pas moins heureux pour cela de voir quelles sympathies se sont

portées, à cette occasion, vers ce vrai peintre et ce brave homme, dans le plus beau sens du mot.

C'est avec beaucoup de plaisir que je vois figurer dans l'illus-



E. WÉRY (2^e médaille et Lourse de voyage). — SOIR APRÈS L'ORAGE.

tration de cet article, le tableau de M. Wéry, *Après l'orage*. Déjà, l'année dernière, M. Wéry avait été fort remarqué, avec une belle marine, d'un ton sombre et doré, où le mouvement des barques et le caractère des « paysans de la mer » étaient à la fois d'un peintre, d'un observateur et d'un poète. Cet artiste voit les êtres bien dans leur cadre ; il saisit en eux le côté grave, doux, et un peu mélancolique. Il a une tendresse pour les rudes et simples femmes, chez qui les durs labeurs, l'âpre vie en plein air, en pleine brise, n'ont point altéré la beauté originelle. Ce sont des mères qui bercent attentivement de petits êtres déjà hâlés ; des femmes de pêcheurs qui rentrent à la maison, enveloppées dans leurs grandes capes noires, coiffées de leur bonnet aux ailes blanches, costume où il y a si peu de chose à changer pour qu'il devienne un costume de veuve. Puis, M. Wéry raconte avec la même justesse les hommes de ces femmes, gaillards à la peau rugueuse, à la barbe drue, qui se rendent à la besogne d'une allure calculée et qui, parfois, se reposent en regardant d'un air pensif la mer, que pourtant ils ont déjà tant et tant regardée.

Ce peintre se spécialisera-t-il dans ces récits de la vie des marins ? Au contraire fera-t-il de nouvelles incursions chez d'autres sortes d'humbles ? On verrait sans regret un peintre aussi bien doué ne pas s'immobiliser, et quel que soit le sujet qu'il adopte, il y apporterait ses qualités de distinction et de recueillement.

C'est un trait à noter chez les meilleurs peintres des nouvelles générations et en particulier chez les plus intéressants des médaillés de cette année : ils sont plus recueillis que passionnés, plus mélancoliques qu'entraînants. Ils préfèrent les harmonies apaisées, les crépuscules, les pénombres, les temps gris. Voyez si ce n'était pas un caractère commun à MM. Wéry, Guinier, Sabbaté, Enders, Ridet, Louis Roger, Duvocelle, Mihie, Bohm, Lavergne. Je viens de nommer parmi les récompensés, sans distinction de classe, ceux qui sortaient le plus de la production courante et de la note simplement estimable.

M. Sabaté aime les intérieurs d'église, il a raison ; c'est encore là qu'au sortir de l'agitation des villes, on trouve un calme qui n'existe pas ailleurs, une atmosphère spéciale, une ombre d'une qualité riche et apaisante ; la vanité humaine y baisse pavillon malgré tout, et on rencontre dans ces lieux (en ne parlant qu'au seul point de vue du peintre) les plus vraies attitudes de confiance, de supplication ou de douleur. C'est par un intérieur de Saint-Sulpice simplement et sincèrement peint, aujourd'hui au Luxembourg, que M. Sabaté s'était fait connaître. Nous l'avions remarqué encore plus pour un très beau dessin, un portrait de prêtre, qui était perdu dans quelque coin de la galerie extérieure où naguère on entassait pêle-mêle, au défunt palais des Champs-Élysées, les pastels, les fusains, les aquarelles.

Le *Vieux pauvre* que M. Sabaté exposait cette année et qui lui a valu une seconde médaille, un bon rappel de sa précédente peinture, avec en plus une note sentimentale, peut-être un peu appuyée. Le même artiste exposait *Un Philosophe*, sorte de tableau de misère, cette fois déclamatoire et qui, moins dans la note de l'artiste, rappelait le genre de M. Gustave Besson, mais sans atteindre la même originalité.

Le spectacle de la rue a aussi ses très grandes beautés pour qui les sait voir. M. Adler s'est toujours efforcé de rendre avec franchise, mais sans vulgarité, le mouvement des quartiers populeux. Il avait, entre autres, à un récent salon, un certain *Faubourg Saint-Denis* qui était des plus réussis, encore qu'un peu grand de format, reproche qu'on peut adresser au tableau de cette année, *Joies populaires*. Le talent s'y fût affirmé avec bien plus de force, s'il n'y avait eu une dépense d'espace un peu en disproportion avec le sujet.

Mais ce sont là de ces thèmes par lesquels on comprend que l'artiste se laisse attirer, et c'est toujours un honneur pour lui de les avoir tentés, même quand il demeure un peu en deçà. Je ne connais rien de passionnant à observer comme ces groupes qui se forment, vers le soir, au coin des rues, dans les quartiers ouvriers, autour des chanteurs ambulants. Ah ! c'est là que vous pouvez voir des yeux ardents, des bouches entr'ouvertes, des attentions anxieuses et ravies. C'est presque aussi beau que les spectacles d'humilité que nous signalions à l'instant dans les intérieurs d'église. M. Jules Adler a rendu avec exactitude, et peint assez harmonieusement le côté pittoresque d'un de ces groupes. Peut-être, à mon gré, n'en a-t-il pas atteint le côté ardent et amoureux tragique.

Le même peintre exposait une très bonne figure d'ouvrier : *l'Homme à la blouse*, sous lequel j'aurais encore plus volontiers accroché la médaille que sous son grand tableau, quel que fût l'effort.

Il y avait plus de tendresse et de fraîcheur dans les *Enfants de Marie*, qui ont valu une seconde médaille à M. Guinier. Cet artiste a des affinités avec M. Duvent ; même recherche, dans les figures de jeunes filles, d'une grâce humble, sans rien de piquant, d'une douceur exempte de coquetterie. Le tableau s'arrangeait bien : les groupes de communiantes, se promenant à travers champs avec leurs familles graves, endimanchées, heureuses d'un bonheur calme, c'était d'une bonne et honnête observation, et l'harmonie grise était, comme disent les peintres, « d'un joli œil ».

M. Louis Ridet, qui a une troisième médaille avec ses *Pensées d'automne*, jeunes femmes étendues dans une nonchalante rêverie



DEWAMBEZ (2^e médaille). — LA CONVERSION DE MARIE-MAGDELEINE.

au bord de l'eau, est encore de la même famille de peintres, à laquelle appartiennent également M. Ernest Laurent, M. Paul

Steck et divers autres, qui furent parmi les récompensés des années précédentes. Il serait assez curieux de rechercher à quelle

réparer dans cet article, une omission bien involontaire dans mon Salon du *Figaro* quotidien ; il m'avait été tout à fait im-



H. UMBRICHT (2^e médaille). — PORTRAIT DE M. KNIEDER.

influence on doit l'existence de ce groupe notable de peintres qui procèdent ainsi par tons rompus, par dessin effleuré, par sentiment doux et rêveur. Sans nous livrer ici à ce travail, je crois qu'en cherchant bien, on remonterait assez vite à M. Henri Martin, à M. Aman Jean et à M. Duvent que nous nommions tout à l'heure.

Il est des gens qui pensent que la peinture peut être un art plus joyeux, plus emporté, plus énergique. Parmi les jeunes peintres, médaillés cette année, qui semblent devoir donner cette note plus franche, M. Dewambe est un des premiers. D'accord, je sais qu'on ne s'en douterait pas absolument en voyant cette vaste toile de la *Conversion de Marie Magdeleine*, dont la tonalité était si sombre. Il faut, pour en être convaincu, avoir un peu suivi cet artiste depuis son Concours de Rome, qui montrait de si remarquables qualités d'énergie et de pittoresque. Un de ses envois de la Villa Médicis, une *Sainte Agnès* était encore une chaude et vigoureuse peinture. L'effort employé dans cette *Marie Magdeleine* a été considérable; toutefois c'était encore un envoi de Rome, très retravaillé, contenant des parties extrêmement intéressantes, mais le point de départ était faux si on considère les dimensions du tableau. Mettons que c'est une liquidation, très honorable d'ailleurs, et engageons M. Dewambe, avec son tempérament entraînant, à marcher « vers la joie. »

Ce n'est pas pour chercher un contraste qu'après ce grand tableau nous citerons la petite *Soirée d'Esthètes*, qui a valu à M. Truchet une troisième médaille. Le tableautin était amusant et juste. M. Truchet, après un essai de « grande peinture » qui ne fut pas très heureux, revient à la sagesse, qui est de bien peindre, dans de petites dimensions, des choses justement observées.

M. Louis Roger a remporté une troisième médaille avec son *Jésus au lac de Tibériade*; je suis heureux d'avoir l'occasion de



R. FÉLIX (3^e médaille). — PORTRAIT DE M^{lle} A. B.

possible de retrouver dans mes notes le nom de l'auteur de ce bon tableau, et impossible, en plein travail, de retourner au Palais des Machines faire la recherche nécessaire. Le tableau étant composé de façon très habile, d'une couleur très soutenue, mais sans rien d'obscur, sans rien d'englué. Voilà mon oubli réparé, le *Figaro Illustré* en soit loué.

Je ne sais pas si vous avez remarqué que tous les peintres, je dis *tous* sans aucune exception, les bons comme les mauvais, les médiocres comme les pires, réussissent toujours un morceau dans leur vie, un morceau déterminé, le même. Il s'agit du por-

trait de leur mère. Jamais je n'ai vu d'exception à cette règle-là, et je le dis sans ironie comme sans intention sentimentale. C'est un fait. Les exemples ne manqueraient pas, dans toutes sortes d'écoles, de genres et de tendances. Voyez l'admirable portrait des parents de Manet, le portrait de la mère de Bastien-Lepage, qui demeura un de ses meilleurs morceaux; voyez même, chez un peintre, mort depuis peu, qui avait quelque peu hasardé son talent dans toutes sortes de choses frivoles, pour ne pas dire pis, M. Doucet, le bon tableau de famille qu'il avait fait un jour, et où le portrait de sa mère était le plus réussi, et d'un caractère très touchant. Enfin, on ferait, je crois, un très beau recueil des portraits de parents des artistes célèbres, depuis la mère de Rembrandt jusqu'au père de M. Français, un très beau morceau entré récemment au Luxembourg — car les pères ne



P. SINIBALDI (2^e médaille). — L'INDUSTRIE

sont pas non plus trop dédaignés.

Quelle est la raison de cette perfection constante? Raison de sentiment sans doute, raison d'observation aussi, et de connaissance profonde du sujet.

M. Duvocelle fera-t-il des œuvres remarquables plus tard? Le portrait qui lui a valu, cette année, une troisième médaille, demeurera-t-il une exception? Toujours est-il qu'il était excel-

lent et avait ce caractère de gravité et de tendresse que nous avons toujours observé en pareil cas.

Puisque nous parlons portraits, nous pouvons aussi faire une



MIHIE (3^e médaille). — PAYSAGE D'AUTOMNE.

petite incursion dans les mentions honorables, où nous trouvons M. Lavergne, avec une élégante et séduisante image de jeune femme, en robe violet sombre, assise dans une pose un peu languie et d'une expression très particulière à ce temps-ci. Franchement, ce morceau-là valait mieux qu'une simple mention. Un tel portrait présente des qualités d'art et d'exécution qui promettent mieux que des mentions pour plus tard. Il est également dommage qu'on n'ait attribué qu'une mention au petit portrait de femme, si intelligent, si joliment exécuté, si bien dans son atmosphère d'intimité, qu'exposait M. William Cot.

Un autre portrait, un peu traité en esquisse, a mérité également une mention honorable. C'est un portrait de femme exécuté par une femme, Madame Delissa, une artiste anglaise, qui exposait en même temps une figure non moins enlevée, la *Fille aux chandeliers d'argent*, deux peintures d'harmonie gris-noir, presque monochromes et d'un abandon assez raffiné.

Je n'aurai garde de ne pas mentionner divers portraits que nous donnons dans notre illustration, ceux de M. Guillon, de M. Umbricht, de M. R. Félix, de M. Jeannin, et je me contenterai, faute de mieux, de dire qu'ils étaient « parlants », ainsi que tout portrait médaillé qui se respecte.

Pour les paysages, la variété dans les éloges est encore plus difficile, quelque divers que soient les sites. Pourtant, j'ai la bonne fortune que le *Figaro Illustré* n'ait pas tout pris et m'ait laissé au moins un des meilleurs, le *Paysage d'automne*, de M. Mihie. Il était vraiment saisissant de largeur et de simplicité, ce paysage un peu triste, avec ses grandes lignes horizontales et son ciel orageux. La peinture était de matière riche et grasse, le sentiment de nature très accentué. M. Mihie, à ce que nous apprend le livret, est un peintre écossais.

Un des plus beaux paysages du Salon a été la marine de M. Max Bohm qui n'a qu'une troisième médaille. Était-ce bien un paysage? Je n'en suis pas bien sûr, car le tableau représentait quatre marins dans une barque, la voile furieusement tendue par la bise. Mais c'était tout de même un paysage, car le ciel, l'air, les eaux déchainées, c'était la marine telle que je la



J.-C. ADLER (2^e médaille). — JOIES POPULAIRES.

comprends lorsqu'elle n'est pas destinée au musée... de marine. M. Bouché, de qui nous reproduisons le *Crépuscule*, voit la

nature avec une âme plus calme et c'est plaisir, chaque année, de le retrouver, parmi tant de peintures vulgaires, apportant sa note simple, honnête dans le meilleur sens du mot, et d'une persuasive modestie. Signalons encore, parmi les paysages, celui qui est gravé ici, de M. Prevost Valeri, et disons un mot des peintures de genre.

M. J. Enders, dans une note discrète, M. Chetwood Aiken, dans une note plus claire, ont exposé de bons tableaux, justement médaillés : le premier, deux intérieurs rustiques avec figures, le second, une très intéressante *Procession des Rogations* en Bretagne. M. Avy, non sans ingéniosité, avait retracé l'épisode de Jésus chez Marthe et Marie, en lui donnant une couleur très orientale, voire un peu kabyle.

C'est parmi les mentions honorables qu'il nous faut dénicher un très intéressant tableau, oriental également, de M. Dudley Hardy, les *Marocains en Espagne*, dans une manière riche et complexe que l'on n'aurait pas attendue, à ne connaître que les affiches humoristiques et simplifiées qui ont attiré tant d'attention sur cet artiste, notamment cette célèbre *Gaiety Girl!* Enfin, puisque nous parlons mentions honorables et artistes anglais, signalons M. Burrington, de qui les très habiles aquarelles ont été justement remarquées par le jury.

Voilà, parmi les médaillés de cette année, ceux qui m'ont paru les plus dignes d'attention pour l'année prochaine, et je m'excuserai, du moins, de ne pouvoir examiner les autres avec



M. JEANNIN (2^e médaille). — PORTRAIT DE M^{me} G. J...

plus de détail. Toutefois, il faut que cet article, pour n'être pas trop incomplet, mentionne aussi les autres. Parmi les secondes médailles (puisqu'il n'y en a pas eu de premières), M. Sinibaldi, avec son ingénieuse et claire décoration, l'*Industrie*, pour le ministère du commerce; MM. A. Leroux, F. Roussel, Wagner, Lazerges, Gagneau, Grandjean, Debon, Aviat, Mademoiselle Delasalle. Parmi les « troisièmes », MM. Cavallier, Jean Laronze, E. Guillon, Rieder, Crès, Rudeaux, Laissement, Couzelles-Dumont, Dabadie, A. Thomas, Chicotot, Grosso, A. Buffet, D. Lucas, V.-F. Bourgeois, Cauchois. Les mentions honorables enfin : MM. Schuler, N.-A. Laurens, Labhardt, Geo Weiss, Delabarre, Detanger, Teillet, Faehnlein, Brunet-Houard, Philippar-Guinet, Chat, Pascau, Little, H. Amélie, Wostry, Lerwet, Merou, Rotig, Alberti, Nisbet, Wismuller, R. His, Hall, Guétin, Grau, Azéma, Van de Velde, Jacques-Marie, Sérafim, Signoret, Dubois-Menant, Roux-Renard, Hoffbauer, Trévor, Allouard, Brugairolles, Schafer, Tinayre et Mesdames ou Mesdemoiselles Lavrut, de Chaussé, de Loghadès, Desjeux, Térouanne, Paymal-Amouroux, Faux-Froidure et Vasselon.

Que de talent, dans tout cela ! Et dire qu'il y en a au moins autant parmi les artistes de l'autre société, où la médaille est abolie !

ARSÈNE ALEXANDRE